GUY & DANIELE ABITAN

MAGIQUE

MADONNA

Edition°1







GUY & DANIELE ABITAN
MAGIQUE
MADONNA
Edition°1

MADONNA LOUISE CICCONE

ETAT CIVIL

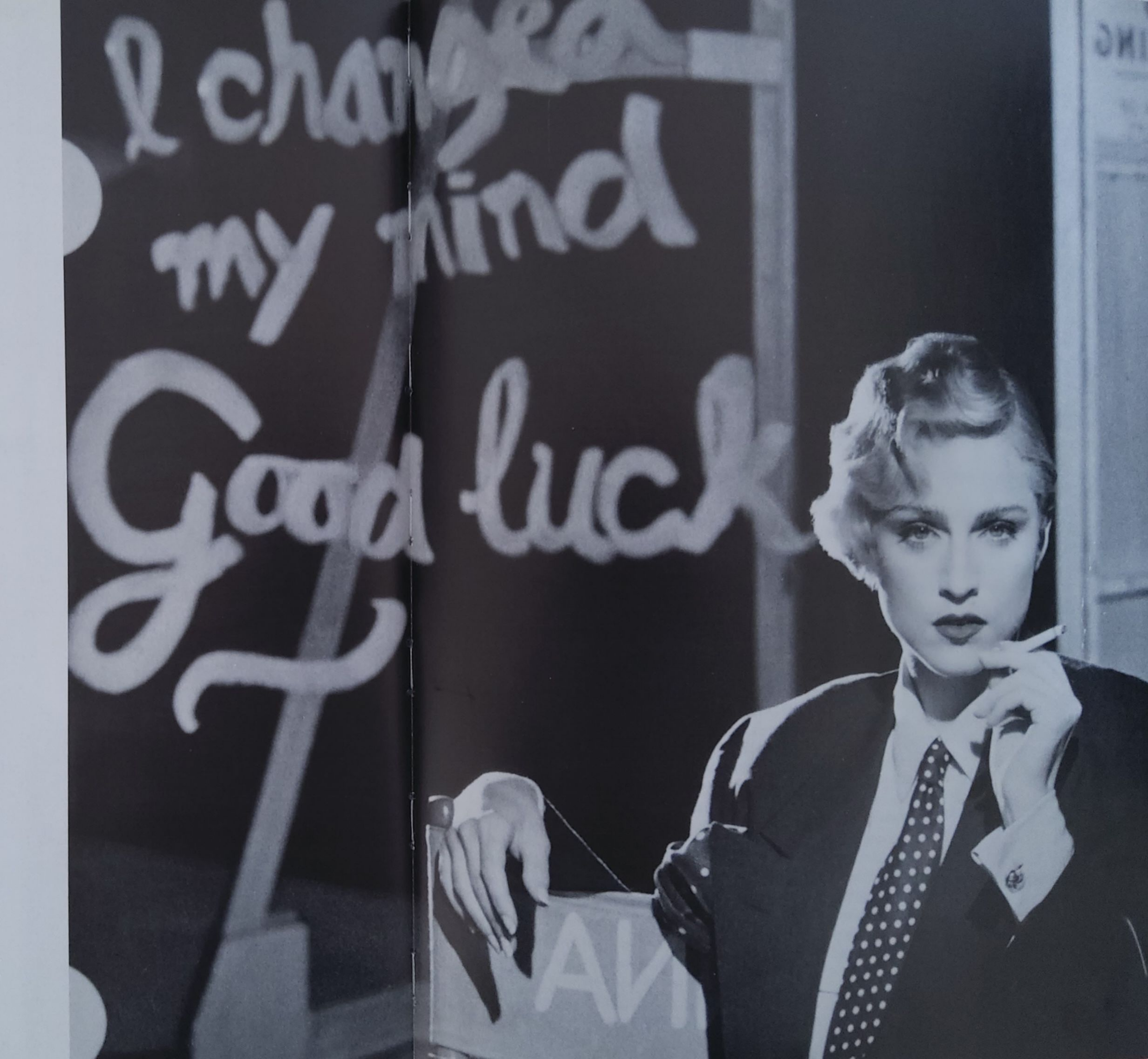
« Tout compte fait, il est sans doute dans la logique des choses que je sois parvenue, comme je le souhaitais, à toucher tant de publics différents. J'ai fait une sorte de pari : au lieu de sourire, j'ai poussé un cri. Au lieu de chercher à plaire, j'ai mordu, j'ai griffé. J'aurais été la première à sursauter, j'imagine, si l'on m'avait attaquée de la sorte. Le reste ? Ç'a été beaucoup de travail, des coups de cœur, de la fatigue, et puis cette bizarrerie précieuse — la chance... »

MADONNA, *TIME*, SEPTEMBRE 1985.

Madonna Louise Ciccone. Née le 15 août 1959 à Bay City, bourgade proche de Detroit, capitale du Michigan (U.S.A.), d'un couple d'immigrants italiens, Vittorio et Magdalena Ciccone.

Est chanteuse, danseuse, auteur-compositeur et, depuis 1985, actrice de cinéma. Entre la fin de 1983 et l'été 87, il s'est vendu de par le monde environ cinquante-deux millions de ses disques. Son album le plus récent — le troisième —, intitulé *True Blue,* aura constitué un véritable événement du point de vue des records de vente en Angleterre, Autriche, Australie, Belgique, Brésil, Canada, Finlande, France, Hollande, à Hong-Kong, au Japon, en Italie, Irlande, Nouvelle-Zélande, Allemagne de l'Ouest, enfin aux Philippines, en Suisse, et, bien sûr, aux U.S.A.

D'un naturel volontiers frondeur, espiègle, déluré, l' « élève » Madonna Ciccone aura fait de brèves incursions dans plusieurs institutions religieuses de son Michigan natal. Âgée de seize ans, elle prend la résolution formelle de quitter Detroit, où se sera déroulée toute son enfance. Elle n'y reviendra jamais.







Quatre images, quatre moments d'un parcours « sans faille ». De gauche à droite : Madonna en 86, chez elle, dans sa maison de Point-Lude, en Californie ; puis Madonna en gala à Atlanta, en 85 ;

À dix-sept ans, elle est serveuse dans un snack-bar de New York. À vingt-deux ans, elle devient brusquement l'artiste la plus déroutante et la plus populaire du monde américain du spectacle.

Vite, elle est la créatrice involontaire de modes : des millions de jeunes filles, en Amérique et bientôt un peu partout, « voudraient bien être Madonna » ; elles copient son allure, ses allures, suivent de près ses évolutions.

Indubitable « phénomène de société », elle est considérée dans de très nombreux pays comme le nouveau « sex-symbol » venu des États-Unis d'Amérique. En 85, elle devient comédienne pour le film de Susan Seidelman, *Recherche Susan, Désespérément,* qui lui vaut un succès personnel important. Elle est ensuite la vedette, en 86, de *Shangaï Surprise,* aux côtés de l'acteur Sean Penn, son époux. Ce deuxième film, longtemps attendu, est un désastre commercial — qui n'entache toutefois pas la personne même de Madonna : elle aura passé plusieurs mois de l'année 87 au tournage de son troisième film, « Who's that Girl ? » une réalisation de Jaimie Foley, qui fut « premier témoin » le jour de son mariage, le 16 août 1985 à Malibu-Beach, en Californie.

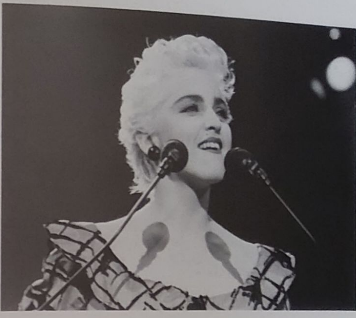
A eu droit au cours des trois dernières années à quelque… deux cent dix-neuf couvertures de magazine. En janvier 87, c'est « Life-Magazine », le plus important mensuel d'information aux U.S.A., qui lui offrait la sienne ; Madonna y ressemblait de façon plus que troublante à Marilyn Monroe, et « Life » titrait cette page précieuse de la sorte : « Ce couple fabuleux — Madonna & la caméra ». Nous vous proposons de regarder, à la page 69 du présent livre, l'une des images réalisées lors de la même séance photographique…

Lors du récent Festival du film à Cannes, en France, l'actrice Diane Keaton*, venue là pour défendre son premier « travail de réalisatrice », annonçait déjà à la presse quel serait le suivant, dont elle envisage la sortie pour juillet 1988. « Une nouvelle version du chef-d'œuvre de Josef von Sternberg, *L'Ange Bleu,* dit-elle. Le rôle principal, naguère interprété par Marlène Dietrich, sera joué par Madonna ».

Par ailleurs il serait question — toujours pour 88 — d'une collaboration entre Madonna et le metteur-en-scène français Jean-Jacques Beineix, dont elle est devenue l'amie.

* Diane Keaton, vedette de « Mr. Goodbar » en 1976, ou de « Reds », dont elle partageait l'énorme responsabilité avec Warren Beatty, est devenue réalisatrice en 1986. Son prochain film, « L'Ange bleu », est prévu pour l'été de 1988.





et la même, brune encore, en 1984 à New York. Enfin, voilà la « star » en 87, à Osaka, au Japon, soit peu avant sa tournée mondiale, qui l'aura menée en particulier au Canada, puis en France.

Madonna est la troisième-née d'une famille de huit enfants : Anthony, 30 ans en 1987 ; Martin, 29 ans ; Paula, 27 ans ; Christopher, 26 ans ; Melanie, 24 ans ; Jennifer, 18 ans ; enfin Mario, le benjamin, 17 ans, et elle-même.

Signe particulier : La jeune femme passe à peu près le tiers de ses journées dans une Cadillac noire, longue de dix mètres, qu'elle a aménagée à la façon d'un mini-appartement — avec musique, téléphone, téléviseur, rideaux de velours bordeaux, tablette pour correspondance… Un garde-du-corps imposant, mais assez discret et plutôt sympathique, l'accompagne partout.

Il importe de souligner, tout de suite nous semble-t-il, un détail plus que « particulier » à la nature de Madonna, si l'on s'efforce de l'évoquer en ayant garde d'éviter certains malentendus inutiles. *C'est qu'il existe, non pas une Madonna, mais au moins deux, voire trois.* Si, en tout cas, on se place du point de vue de l'aspect physique, de l'allure, des allures de la jeune femme… Par une façon d'étrangeté plutôt difficile à élucider de manière formelle, Madonna ne ressemble jamais tout à fait à Madonna ; prenez, par exemple, deux photographies d'elle réalisées à quelques minutes d'intervalle : vous verrez, non pas deux instants de la vie d'une femme, mais… deux femmes ! Depuis l'année 83, qui fut celle de sa « naissance au spectacle », jusqu'aujourd'hui, Madonna n'a cessé d'offrir des facettes fort variées de possibles Madonna. C'est la raison pour laquelle, chaque fois qu'on la nomme, il est essentiel de la situer à telle période précise et non telle autre. Jeune fille-jeune femme multiple, à la limite de l'insaisissable, voilà qu'elle a, selon ses humeurs, son instinct, ajouté bien des fois, à l'ambiguïté en elle native, une passion frappante, continue, pour les « changements physiques ».

Faites-le lui remarquer, elle vous répondra aussitôt, rieuse :

— Je le sais, ce que vous me dites ! Il y a peut-être à ce goût en moi de me transformer, au moins deux raisons : sachez, d'abord, que j'ai horreur de l'habitude, ce terrible danger humain !… Puis, cela m'intéresse de m'explorer moi-même, de découvrir que je peux être *aussi* telle ou telle jeune femme…

Un peu à la façon du personnage féminin moteur du film d'Alfred Hitchcock, « Vertigo », elle sait être — au même moment — telle « figure » précise et, déjà, telle autre, sur le point d'éclore.

« Qui m'aime, a le droit d'essayer de me suivre ! » dira-t-elle. □

NAISSANCE DE L'OURAGAN MADONNA

LA PREMIERE SAISON

« Aujourd'hui je me sens enfin le courage de l'avouer : je veux, je veux très fort, devenir la réincarnation de Marilyn. Je crois avoir été, toujours, fascinée par cet éclat, en elle, bouleversant. Comme, d'ailleurs, cette sorte de fragilité secrète, troublante... »

MADONNA, *LIFE,* JANVIER 87.

Elle nous l'avait bien dit, Madonna, et souvent de surcroît ; elle l'avait aussi clamé sur tous les tons, fracassant et narquois, ou chaleureux, serein, et en tout cas volontiers provocant, la plupart du temps, « qu'un de ces jours elle serait une *star,* une très grande *star* même ! » Et peu lui importait qu'on s'avisât, ici ou là, de la juger « impertinente », ou « excessive » : elle était convaincue (et au-delà !) de son renom et de sa gloire futurs. Dès ses premières déclarations à la presse, elle se plaisait à affirmer, dans un sourire de Joconde, un sourire léger, candide, ambigu, où se laissaient deviner à la fois le goût du défi, le sens de l'humour, et quelque chose comme une extrême détermination :

— Vous le verrez, je serai non seulement une « star », mais aussi, j'en ai en moi le projet bien ferme, une « idole ». Quand on parle de moi, je désire qu'on veuille avoir à l'esprit ces mots : « Madonna n'est pas quelqu'un de provisoire. Elle est — je suis — vigilante, et obstinée. J'ai décidé de me faire aimer. J'userai de tous les moyens, cela risque de me demander certains efforts, du temps, mais... vous m'aimerez, tous ! »



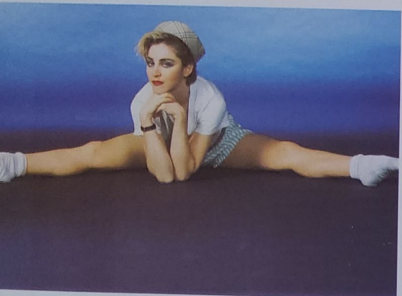


Madonna et l'un des musiciens de son équipe en concert à Cleveland, Ohio (septembre 84).

Tant d'aplomb, tant d'arrogance tranquille ne manquèrent pas de lui valoir, assez vite, une foule de détracteurs irrités — « Mais… qui donc est cette petite bonne femme, et pour qui se prend-elle ? » Plus dédaigneux encore, nombre de « mélomanes » manifestaient à l'écoute de pareils propos une attitude tour à tour amusée ou condescendante : « Laissez-la parler d'elle-même comme il lui plaira. Qui le fera à sa place, si elle se taisait d'un coup ? »… Madonna toutefois, à l'heure des débuts, intriguait les plus sceptiques, elle « dérangeait » : c'est qu'il eût été déshonnête de ne pas reconnaître à la jeune fille un don très singulier de lucidité — une faculté de rare clairvoyance que, pendant ses années d'enfance, déjà, celles ou ceux qui faisaient partie de son entourage avaient souvent constatée en elle… Il faut se rendre à l'évidence, désormais : Madonna n'est-elle pas arrivée, en un temps-record, à balayer les embûches rencontrées sur le parcours choisi ? Qui, sans mauvaise foi, aurait aujourd'hui l'audace déplacée de venir nous expliquer que l'artiste en question n'a pas rempli « le contrat » annoncé ?

La « Madonna des commencements », celle qui sut, non sans brusquerie, traumatiser l'Amérique entière vers la fin de 1983, puis accéder, vite, à une considérable notoriété mondiale, était une jeune fille à peine sortie de l'adolescence, une manière de « Lady Punk » aux cheveux châtain foncé, châtain roux, portés mi-longs et le plus souvent « ébouriffés ». En moins de trois mois, deux de ses chansons allèrent s'inscrire en tête des rigoureuses listes de vente de disques publiées tous les quinze jours, aux U.S.A., par les organes profession-





La « fausse pagaille » de Madonna, en trois images. Ci-dessus : l'ambiance rose des spectacles donnés en 84 aux U.S.A. L'autre photographie — sur fond bleu — révèle la véritable Madonna : une artiste qui ne cesse de « répéter », sitôt en trouve-t-elle le temps, telle mimique, tel pas-de-danse... Page de droite : la « Sorcière Blanche de Detroit », en 84, chantant son sulfureux Like A Virgin.

nels que sont le « Cashbox » et le « Billboard » (il s'agissait de deux de ses compositions, intitulées *Everybody,* puis *Lucky Star*). Elle n'était pas encore la ravissante jeune femme aux cheveux ultra-courts, d'un blond presque blanc, au corps élégant et fin, au large regard lumineux et vert-vif, bleu-vert, que nous imaginons sans peine à présent, sitôt son nom a-t-il été énoncé. Elle n'était pas non plus ce « sex-symbol » radieux, raffiné, subtil, en quoi — assez vite, convenons-en — elle s'est métamorphosée, au cours de ces deux ou trois récentes années : il y avait encore dans sa silhouette quelque chose d'un peu rond, d'un peu lourd, et l'on se doute que, pourvue de cette lucidité exeptionnelle dont nous avons fait mention, Madonna ne se leurrait guère. « Il n'était pas question de vouloir charmer un public, avec des atouts aussi... aussi modestes... »

Madonna aux ongles vernis en orange, en vert, en jaune, Madonna aux lèvres fardées en abondance d'un violet déconcertant, ou passant dans sa loge des heures à étaler sur ses paupières de généreuses traînées d'ombre rose-sombre — ces images ne sont pas si lointaines. Elles datent de l'année 84. Et ce n'était pas tout... Il y avait, plus que notable, l'extravagance vestimentaire de la jeune vedette — ses jupes trop larges, ou trop courtes, ces cocasses pantalons taillés dans un tissu-à-fleurs passant avec allégresse les limites d'aucune notion de goût ; ou ses jupes de satin noir, coupées parfois sur l'un des côtés jusqu'à la taille, ouvertes jusqu'au-dessus de la hanche sur un collant de résille sombre. Et ses bracelets, qui pourrait n'avoir pas gardé mémoire de ses bracelets multicolores, deux douzaines à chaque bras certains jours ?... Enfin, comment





ne pas évoquer ses célèbres et innombrables crucifix, que Madonna arborait, tant sur scène qu'en privé, les transformant en pendantifs, en boucles d'oreille géantes ?

— En me présentant ainsi affublée, à la télévision* comme lors des nombreux galas que j'ai pu donner en 1984, j'ai bien dû hérisser quelques « bonnes âmes », dit-elle ; il m'a cependant semblé que je… oui, que je comblais une lacune, en somme… Le public avait une soif insoupçonnable, immense, de délire, de secousses, de soufre. Or il se trouve que l'esclandre, l'exubérance, et même l'exhibitionnisme, c'étaient des attitudes, ou des émotions, que je connaissais bien, fût-ce parce que j'y avais recouru souvent, au sortir de l'adolescence…

« Retenir le public, répondre à certaines attentes, là résidait la base, bien sûr, là l'essentiel. Je dois dire — soyons honnêtes… — que j'ai pensé très tôt que je trouverais un moyen pour le séduire. J'ai pris un risque énorme : on me supposait joyeuse, souriante ? Eh bien j'ai choisi d'irriter, de griffer, de bousculer. En représentation, je me suis voulue louve, chienne, tigresse. J'attaquais presque le public ! Et… figurez-vous que bientôt, ça m'a moi-même excitée beaucoup. »

Démarche subversive, et follement astucieuse : elle fit merveille ! Le public aimait que « la Panthère » le secouât avec un tel mordant et cette allure délurée, gouailleuse. Il faut dire que c'était un spectacle assez exceptionnel, quasiment inouï, que celui de « la Madonna des débuts », radieuse et narquoise, vêtue selon un « débraillé minutieux » et en qui tout — gestes, moues, silences aussi — signalait une volonté d'agression délibérée.

— Maintenant je ne pouvais plus reculer, note-t-elle. J'avais choisi une méthode, il ne me restait qu'à l'affiner, la parfaire…

Elle se fait évasive, lointaine tout à coup. Qui voit-elle ? Que revoit-elle ? Les ruelles sinistres de Bay City, ce village proche de Detroit, où elle est née ? Les visages de Vittorio et Magdalena Ciccone, ses parents, immigrants italiens qui avaient renoncé à une Europe où ils vivaient mal, pour tenter la rude « aventure américaine » ? Qu'est-ce qui, impromptu, a saisi Madonna, assombri son regard ? Songe-t-elle, par exemple, à sa mère, femme qu'elle vénérait et qui mourut trop tôt, mal soignée d'une tumeur des bronches, en septembre 68 à l'Hôpital de Detroit ? Voilà, c'est passé, elle retrouve son ton de voix volontiers enjoué pour vous indiquer ceci :

— Au fait, autant vaut que je le précise moi-même, cela évitera au moins une inexactitude (j'ai lu là-dessus tant de sottises, tant de raisons bizarres et fausses, complète affabulation) : les fameux crucifix sur lesquels on m'a

---

* Dès le début de 1984, et surtout dès la sortie sur le gigantesque territoire américain du deuxième album de Madonna, « Like a Virgin », la chanteuse devint vite l'un des personnages-fétiches de la chaîne M.T.V., chaîne de télévision uniquement musicale, et dont l'audience rivalise sans peine avec celles des deux plus grands réseaux d'information américains, les chaînes C.B.S. et N.B.C.



De gauche à droite : la chanteuse devenue comédienne, tournant « Shangaï Surprise » *à Hong-Kong. La même, le soir de la présentation de* « Recherche Susan » *à Hollywood. Et, à l'été de 1985, Madonna — déjà très « sexy », dans le Tennessee…*

posé beaucoup trop de questions lors des nombreux galas de 84 — eh bien, ces crucifix n'étaient en rien un caprice d'iconoclaste. Loin de là, même !… Ils me sont, m'ont toujours été précieux. Mais cela, c'est une autre histoire — liée tout droit à mon enfance…

Qu'il s'agisse de musique, de vêtements, de crucifix ou de quoi que ce soit d'autre, il est rare que Madonna réponde à une question sans laisser subsister, entre son interlocuteur et elle-même, une espèce de « zone d'ombre » ; dans la plupart des cas, c'est elle qui guide et oriente, non pas « le dialogue », mais « la conversation ». Nous aurons toutefois plus loin l'occasion — lorsque nous nous efforcerons de reconstituer ce que fut l'existence de « l'enfant Ciccone » à Detroit — de revenir sur cette affaire de crucifix.

On imagine mal en Europe, si l'on n'a pas vu vivre le monde américain, si l'on n'a pas eu soi-même l'occasion de séjourner un certain temps de l'autre côté de l'Atlantique, à quoi ressemblait un « gala » de Madonna, lors de sa grande tournée de 84. Son deuxième album, « Like a Virgin » (Telle une Vierge), venait de sortir ; sur les dix mélodies qu'il comportait, sept au moins étaient éblouissantes et venaient confirmer à tous la rigueur, la remarquable inventivité musicale, de Madonna, à la fois interprète, auteur-compositeur, et « arrangeur »… De plus en plus souvent, les concerts de la « tournée-Madonna » donnaient lieu à d'effectives émeutes, contraignant parfois les polices locales à intervenir. Depuis l'époque d'allégresse assez périlleuse qui vit la majorité du peuple américain secoué en profondeur par ces magiciens, les Beatles*, innombrables étaient celles et ceux selon qui « les scènes d'hystérie, les évanouissements, l'exaltation engendrant bagarres, engouements, excès, étaient les signes d'une époque révolue… » Erreur ! et quelle !… Les hommes, des centaines de milliers d'hommes, s'accordaient, plus nombreux chaque jour, à juger attirant, « sexy », ce petit voyou féminin. Le cynisme sans borne avec lequel « la Panthère » les traitait, les interpellait, loin de leur déplaire, les enchantait.

— Alors, messieurs, vous avez laissé vos épouses à la maison, ce soir ? Vous êtes venus me voir seuls, comme des grands ? Bonne idée…

C'est à la Nouvelle-Orléans, par une soirée de haute chaleur du mois d'avril 84, qu'elle apparut pour la première fois sur une scène dans sa « nouvelle tenue » — celle qu'elle avait choisie pour interpréter son dynamique et sulfureux *Like a Virgin*. Venant de la coulisse d'un pas précipité vers un amphithéâtre où il

---

* Notons-le au passage : l'ex-Beatle Paul McCartney, évoquant le quatuor superbe dont il avait été pendant six ans l'un des éléments « moteurs », expliquait ceci — « Nous avions tous les quatre bien réfléchi, ensemble, au continent américain, et il nous apparut bientôt qu'une loi s'imposait. Loi très simple, très dure aussi : il ne sert à rien d'être numéro-deux en Amérique. Tout le monde peut être numéro-deux ! Ce qui compte c'est d'accéder à la position de numéro-un, et de faire tout ce dont on se sent capable pour demeurer à cette place. » Chose sûre : Madonna, ici, acquiescerait.

eût été vain de chercher un seul strapontin disponible, elle fit irruption devant les spectateurs, portant une robe de mariée toute de dentelle blanche, mais... à demi froissée, comme si quelqu'un avait tenté de la lui arracher ; à la main droite elle tenait, bien serré, un joli bouquet de violettes, dans lequel elle dissimulait son micro ; enfin un énorme crucifix doré et bleu semblait comme cousu sur l'étoffe de son bustier. Et elle avait commencé de chanter, agitant ses cheveux, qu'elle avait laissé pousser et qui formaient autour du visage comme une crinière rousse.

Stupéfiante jeune femme, douée comme personne pour tous les sarcasmes, toutes les moqueries... Que n'avait-on encore chanté, en Amérique, avant elle ? Le sexe, la virginité, le plaisir que peut éprouver une femme à dénuder un homme « de son goût » ? Madonna allait s'en occuper, et à sa manière — c'est à dire en attaquant de front, chaque fois, avec des mots clairs, précis, tel ou tel de ces propos. « Il n'est que naturel de tout dire, toujours », expliquait-elle. « Il suffit de trouver le bon biais, qui le plus souvent passe par l'humour. »

L'apparition de cette mariée chiffonnée fit sensation ! Ici l'on applaudissait à tant de légèreté, de désinvolture ; là, c'était en revanche l'indignation, la vieille et sotte « colère indignée ». La presse américaine, quelle qu'elle fût, se fit l'écho, bientôt, des jeux, des « excentricités » de cette chanteuse-ouragan, comme des réactions passionnées, vives, qu'ils suscitaient. Pastichant le titre d'un film fort célèbre, tourné en 1953 par George Cukor, et réalisé dans une autre version par Barbra Streisand en 1976-1977, le quotidien californien « U. S. Today » annonçait à ses lecteurs, en première page :



C'est à La Nouvelle-Orléans, par une chaude soirée d'avril, que Madonna provoqua une réelle stupeur, en surgissant sur scène en robe de mariée toute blanche, juste un peu chiffonnée, pour interpréter « Like a Virgin ». Le lendemain, le quotidien californien « U. S. -Today » titrait, en première page : « Une Sorcière est née — Madonna ! »



« Qu'avaient-ils de spécial, les crucifix que j'ai volontiers portés, même en scène ? Il y a un homme nu, torturé et nu, sur tout crucifix, non ? »

A Witch is Born — Madonna ! (Une Sorcière est née. Madonna.)

Et Madonna, du haut de son talent — indéniable —, du haut de l'avalanche de succès de tous ordres dont, à présent, il eût été futile de vouloir établir une comptabilité, Madonna regardait dans un quasi-détachement cette croissante agitation-exaltation-excitation dont elle se trouvait être la cause, le moteur, le motif — et le noyau.

Ce à quoi, peut-être, la vedette ne se fût pas tellement attendue, c'est l'adoration illimitée, l'adulation que lui montrèrent soudain les jeunes filles ou les fillettes américaines, puis... des millions et millions d'adolescentes à travers le monde. Voici qu'elle était devenue pour beaucoup un « point de mire », un modèle, et la source de paris assez cocasses : c'était à qui saurait « se vêtir le mieux comme Madonna », à qui aurait « l'œil assez alerte » pour reproduire sur soi-même les couleurs de Madonna, ou pour se coiffer « comme Madonna », etc. En dépit de sa lucidité, la jeune artiste fut quelque peu interloquée par le phénomène et l'ampleur qu'il allait prendre !... Quoi ? elle, Madonna, créatrice involontaire d'une mode, d'une allure, d'un ton ? Elle, encore, exemple même de « la nouvelle jeune fille américaine » ?

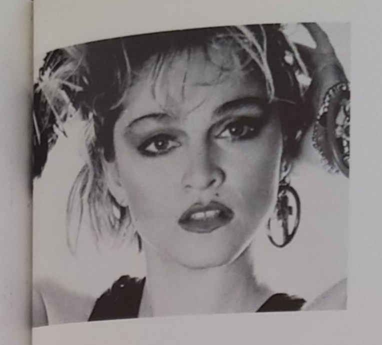
Madonna n'est pas, ne fut jamais, quelqu'un de modeste. Néanmoins, elle a toujours eu — avec celui du défi — le sens de la mesure :

— Jamais je n'ai dissimulé mon désir et ma résolution de devenir une « star », explique-t-elle. J'entendais par là que le statut de « star » me permettrait d'éviter l'anonymat. Je ne cessais de penser à la célébrité, c'est certain ; j'y tenais très fort, et, pour l'obtenir, j'aurais « tout fait ». (Bref éclat de rire, très espiègle.) D'ailleurs, on reconnaîtra que, déjà, j'ai dû « faire pas mal de choses » ! Rejeter ma famille, affoler les familles, dérouter, déboussoler, exaspérer « un monde fou », en particulier du temps de mes années new-yorkaises...* Il est probable que je ne suis pas infaillible : je n'avais pas « tout » envisagé ; je ne m'étais pas spécialement souciée du rôle que les jeunes filles, avec leur ardeur, leurs rêves, leur force aussi, allaient avoir dans ma carrière, ni de celui que j'allais vite tenir, pour elles.

La tournée-84 de Madonna à travers les États-Unis dura plusieurs mois. La chanteuse devine qu'elle est alors en train de toucher l'Amérique entière droit au cœur : *n'est-elle point l'idole de celles et ceux qui, demain, et peut-être déjà dès maintenant, seront (ou sont déjà) les adultes, les grandes personnes, les maîtres du pays ?...*

Alors, elle qui décide de tout, de chaque détail de sa vie comme de sa carrière, prend le parti d'envoyer partout où elle doit se produire, trois ou quatre jours avant la date annoncée pour un concert, la foule de « boutiques itinérantes » venues peu à peu se lier à ses spectacles, à sa caravane. Ainsi Madonna ne se contenta-t-elle pas du triomphe mondial de l'album « Like a Virgin », en 84, ni de ceux dus aux multiples quarante-cinq-tours vendus, tels

* On lira au chapitre suivant, « L'Aînée des Ciccone », pourquoi Madonna quitta son Michigan natal, comment elle le fit, et quelle vie elle mena, à New York, dès l'année 1978.



« Material Girl », « Borderline », « Dress You Up », « Into the Groove » (en tout, cela fit une vente globale de 8 000 000 de disques en dix mois) ; elle provoqua aussi l'achat, par centaines de milliers, de « tee-shirts » à son effigie — au prix moyen de 19 $ chacun — ou de rubans de velours à placer sur les cheveux et portant sa « griffe », sa signature, cousue en fil d'argent. Il y eut ces robes de taffetas hors de prix, mais... presque identiques à celles que la vedette portait parfois ; et des kilogrammes de maquillages divers — fonds-de-teint, fards-à-paupières, rouges à lèvres, vernis à ongles verts, jaunes ou orangés, et bien sûr crucifix de tailles et formats multiples, fanfreluches de toute sorte... C'était une organisation d'une efficacité prodigieuse, que réclamait la « bonne marche » de ces boutiques. Où donc « Lady Punk » — comme certains l'appelaient — trouvait-elle l'énergie et le temps nécessaires à surveiller tout cela, alors qu'elle passait la plupart de son temps, le jour à répéter, la nuit à voyager d'une ville à une autre ?

Et... surtout, quelle était cette « folie » autour de Madonna ? À quoi imputer l'effervescence qu'elle ne cessait plus de susciter ?

L'interrogation commença d'intriguer, cette fois en sa totalité, la presse américaine ; d'importants magazines dits « d'opinion » — tels « Time », « Newsweek », « Life », ou « Rolling Stone », le bi-mensuel le mieux fait et le plus lu des jeunes adultes d'aujourd'hui aux U.S.A. —, oui soudain ces journaux, chacun selon son style, laissèrent de côté « les incidents », les délires si bien orchestrés de Madonna en scène, pour essayer de comprendre « qui était Madonna », « ce qu'elle représentait au juste, aux yeux de tant d'Américains de tous âges ». Du coup, l'image de Madonna connaissait une ampleur plus considérable : la chanteuse accédait au statut de « phénomène de société ». Dans leur numéro daté du 27 mai 1985, une équipe de journalistes de « Time » livraient, à leurs lecteurs et lectrices, leurs premières déductions, et la première approche « en profondeur » du phénomène-Madonna.

Quelle consécration ! *Time* accordait sa précieuse page de couverture, et huit pages d'enquêtes, de reportages, d'entretiens à la jeune femme. Un long article, intitulé *Madonna Rocks The Land* (Madonna secoue le pays), commençait par ses mots :

« Bien, maintenant, parents, l'essentiel est que vous sachiez faire preuve de sang-froid. Vos fillettes de douze ans passent des heures au téléphone, à tenter d'échanger tel « tee-shirt » contre tel autre ? Faites face, faites front si cela vous amuse, mais surtout, hâtez-vous de noter et d'admettre ceci : Madonna peut vous sembler être un simple orage — elle est de fait un ouragan, une force faite pour durer longtemps. Non seulement elle est résolue à s'installer parmi nous pour une importante période, mais aussi elle a un projet bien clair : elle aimerait bien faire partie de ceux qui, au risque de heurter certains, parviennent peu à peu à changer un monde qui ne leur plaît plus. Elle s'est introduite en vos vies, nos vies ; pactisez au plus vite avec elle... »



Novembre 86 : Madonna, lors de la soirée organisée chaque année par la chaîne de télévision M.T.V., rafle cinq récompenses ! En février 87, elle reçoit à Los Angeles le « trophée » octroyé au personnage de spectacle le plus important de l'année.

Plus loin, l'auteur de cet article réfléchi, rigoureux, employait deux vocables qui n'allaient plus tarder d'entrer dans le langage quotidien en Amérique. Évoquant l'attitude quelquefois frénétique des très jeunes filles il indiquait que, pour avoir eu l'occasion de côtoyer beaucoup d'entre elles, il avait constaté ceci :

« *It has become sort of an evidence — they all see themselves as the next Madonna. They all wanna be Madonna. They feel proud when people call them the Wanna-Be's...* » (C'est devenu comme une évidence : elle se voient toutes telles de futures Madonna en puissance. Elle se sentent fières lorsqu'on les désigne du terme de *Wanna-Be's*.) Ainsi naquit un vocable qu'on allait souvent entendre désormais, et qui désignait les demoiselles de Houston, Dallas ou Miami, admiratrices sans réserve de la personnalité de Madonna, et en de certains cas instigatrices d'un culte-Madonna. Elles s'honoraient, d'être des *Wannabees*...

L'autre mot, il est probable que de nombreuses personnes avaient dû y songer, mais sans oser l'employer, le dire à voix haute. « Time », dans son exploration aiguë de ce « phénomène » maintenant difficile à freiner, se trouvait amené de manière logique, naturelle, à l'imprimer noir-sur-blanc : « Nous voici au début, sans doute, d'une aventure qui va se développer, toucher à des domaines variés, et sous peu passer nos seules frontières ; on serait en droit de la nommer : *Madonna-mania.* »

Il existe sans doute une foule d'explications possibles, à cet intérêt passionné qui se manifestait parmi les adolescents ou adolescentes au cours de cette saison 84-85, sitôt était-il question du « cas » Madonna. Il nous semble utile, ici, d'en signaler au moins deux, qui à coup sûr comptèrent, dans l'éclosion-explosion dont nous parlons.

Est-ce Lady Punk ? Est-ce Lolita ? Oui, et non. C'est la Très-Changeante-Madonna.

1. En l'artiste, la plupart des jeunes filles se projetaient sans peine : bien qu'elle fût une « star », elle n'avait pas le côté « inaccessible » de « stars » qui l'avaient précédée. Elle eût pu être une grande sœur, une complice, un guide… Une aimable « Wannabee » de Houston déclarait, en 85 : « Elle nous donne des idées, et presque une marche à suivre. Grâce à elle, nous avons appris à ne plus redouter le monde des garçons. »

2. Madonna, reine de l'impertinence, par le tranchant de ses avis, ses colères notoires — feintes ou réelles —, était faite pour ravir, séduire, enchanter les jeunes gens. Forte de ses succès, elle s'était donné les moyens, le privilège de clamer haut et loin ce que des millions d'adolescents eussent eux aussi aimé pouvoir dire, mais taisaient — soit qu'ils fussent « bloqués » par leur entourage familial, social, soit encore que l'audace impérative en l'occurrence leur manquât. Madonna, elle, avait contraint le « monde adulte », très-très-très tôt, à l'écouter… Quoi d'étonnant, si elle faisait figure, pour une très large partie de la population américaine, de porte-voix, porte-drapeau, porte-parole ?

En février 85, lors d'un gala qui eut lieu à Pittsburgh, cité où ses parents vécurent, au début de leur mariage, et lieu proche de la ville de son enfance, Detroit, c'est une Madonna déchaînée, hilare, qui s'adressait au public avec véhémence et, volubile, indiquait :

— Au fait… qu'ont-ils de spécial, mes crucifix ? J'ai toujours adoré les crucifix ! Quelquefois, j'en arrive à me demander si quelqu'un les a *réellement regardés*… En général, il y a un homme nu, torturé et nu, sur ces croix, non ? Comment Madonna ne serait-elle pas séduite par cette nudité et cette souffrance singulières ?…





Dès l'adolescence, Madonna a la certitude qu'elle deviendra célèbre. Elle ignore toutefois d'où cette réputation va lui venir. Ainsi sera-t-elle choriste-de-studio, apprentie-danseuse, et aussi, en 1981, mannequin de mode…

Innocence et candeur ? Nouveau sarcasme d'iconoclaste ? Les deux, sans doute…

Souriante, alerte, insaisissable, Madonna « mettait le feu » à l'Amérique, hérissait des millions de personnes, en éblouissait tout autant, et semblait s'en moquer, pourvue de ce mélange joyeux d'insolence et d'espièglerie, trait constant de sa personnalité :

— J'ai vingt-six ans, c'est probable… Si l'on se réfère à l'état-civil, c'est clair : j'ai vingt-six ans. Mais l'état-civil, est-ce un repère tellement fiable ? J'ai souvent l'impression de n'avoir pas quitté mon adolescence. Pour moi-même, je suis une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans… Tant pis pour celles ou ceux qui voient en moi un danger, un individu sacrilège. Tant pis, en somme, pour les personnes âgées ou les malades cardiaques !

Qui eût imaginé, en ce début de l'année 85, que la chanteuse déjà célèbre, fêtée, s'apprêtait à accomplir en moins de dix-huit mois un parcours étourdissant — parcours grâce auquel, en 1987, le monde allait voir en elle… eh oui ! le nouveau « sex symbol » venu droit d'Amérique ? Qui aurait supposé qu'en un délai aussi bref elle allait toucher à tant de domaines différents, connaître une vie privée intense, mouvementée, puis se métamorphoser en une sorte de fragile déesse blonde et avoir droit à tant de gloire, de popularité ?… Que Madonna eût « du caractère », de rares ressources d'énergie, de la volonté, du charme, chacun le savait, de longue date. Mais qu'elle allât trouver place, à l'âge de vingt-huit ans, entre le personnage de Lolita et celui de Marylin Monroe, qui se fût avancé à croire pareille aventure possible ?… Une personne, peut-être — une seule : Madonna elle-même.



BAY CITY, MICHIGAN

L'AINEE DES DEMOISELLES CICCONE

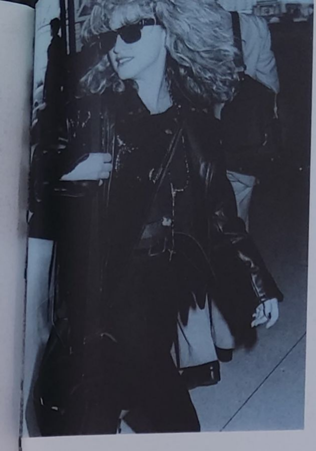
« Il existe en moi, je le sais bien, une attitude double, dirais-je, lorsque je songe à l'enfance. D'une part j'ai le sentiment qu'on m'a volé une partie de la mienne. De l'autre, je ne cesse de me trouver comme portée par une humeur d'enfance. D'ailleurs vous l'aurez constaté : je ne chante pas comme une femme, je chante comme une petite fille. Et je considère cela comme une qualité majeure — à ne perdre en aucun cas... »

MADONNA, *LONDRES,* 1983.
« Time Out » Weekly Magazine.

De même qu'elle choisit quand parler, quand se taire, de même Madonna — peut-être parce qu'elle n'a pas attendu qu'on vînt à elle pour l'interroger... — n'aime pas beaucoup les questions, en poser comme y répondre. Aussi vaut-il mieux, si l'on souhaite qu'elle se raconte un peu, éviter l'interrogatoire, et « jouer » avec elle, prononcer certains mots qui soudain la rendent loquace, confiante, parfois intarissable... Elle détient un instinct très puissant, qui lui dicte si son interlocuteur mérite, ou non, sa sympathie, sa confiance. D'un côté elle risque de se montrer un véritable Sphinx, tout à son aise dans l'énigmatique, l'amorce d'indication interrompue d'un coup ; de l'autre, elle parvient avec la même aisance à évoquer mille choses ensemble, parfaite petite fille heureuse d'avoir quelqu'un à qui se découvrir, s'expliquer. Seul détail à ne jamais négliger : Madonna s'arroge le droit de décider elle-même des mots à employer, s'agissant de sa carrière comme de







Page de gauche : Madonna à l'âge de neuf ans, et parmi ses camarades du « Detroit Catholic Institute ». Ci-contre : Madonna en juillet 1977, lorsqu'elle quitte Detroit pour New York.

ses années vécues, entre 1959 et 1982, dans cette immense ville tentaculaire et angoissante, située à mi-chemin, dans la partie nordique de l'Amérique du Nord, entre New York (à l'Est) et Chicago (à l'Ouest), la cité nommée Detroit, capitale de l'État du Michigan. Pourquoi « angoissante », demanderont certains ?... Parce que cette ville géante et froide, à l'immédiate frontière du Canada (visible à l'œil nu, le quartier de Downtown donnant de façon directe sur les eaux du Lac Michigan), cette ville n'en est pas réellement une. Expliquons-nous : Detroit, pour citer les propos qu'y tiennent les habitants du lieu, *« n'est pas une région où l'on consomme, c'est un lieu où l'on produit »*. Pertinent raccourci : à Detroit on construit, des voitures, beaucoup de voitures, c'est la première zone industrielle des U.S.A. pour ce qui lève du secteur de l'automobile ; et l'on ne « consomme » pas, les salaires y étant très peu élevés. Par ailleurs, Detroit n'est pas une seule ville ; c'est surtout l'assemblage, par mode d'autoroutes, de trois territoires bien séparés...

Le Detroit effervescent, vivant, grouillant de jour comme de nuit, c'est le Detroit dont la population est noire à 88 %, c'est Downtown. Cette partie de la ville, oui, on peut s'efforcer d'y vivre (même si, comme le plus souvent c'est le cas, on y vit assez mal) ; on y écoute de la musique, on y trouve de petits restaurants presque accueillants, et, ouverts dix-huit heures sur vingt-quatre, plusieurs hypermarchés où l'on se procure, pêle-mêle, nourriture, parfums, alcools, journaux, disques, livres, ou encore... armes « en vente libre » !

— Detroit, c'est la totalité de votre enfance, bien sûr.

Et Madonna de répondre, sans enthousiasme mais sans détour vain :

— On peut le dire comme ça, oui : Detroit c'est mon enfance. Une enfance peu brillante, vous savez... Je vous en parlerai.

— Avant l'enfance, il y a eu Bay City; qu'est-ce que Bay City ?

— Bay City, ç'aura été peut-être le premier « gag » de mon existence. C'est un minuscule village, tout proche de Detroit. Mes parents, tous deux immigrants italiens, Vittorio et Magdalena Ciccone, avaient déjà donné naissance à deux garçons, Anthony, né en 57, puis Martin, né en 58. Ma mère était ce que certains appellent « une Sainte Femme ». Elle et mon père s'étaient rencontrés en 1956 à Pittsburgh, autre banlieue de Detroit ; à peine eurent-ils décidé de se marier, mon grand-père, le premier Ciccone à avoir tenté de résider en Amérique, mourut. Il avait passé aux États-Unis les quinze dernières années de sa vie, puis était mort, sans avoir jamais su articuler une phrase en américain ! Mes parents, parce que c'était le seul endroit où trouver un travail, allèrent habiter Detroit ; ma grand-mère préféra achever sa vie dans une bourgade située à la lisière du Canada français, Bay City. Elle y avait une petite maison, un semblant de jardin, deux ou trois amies, comme elle, veuves et Italiennes. Ma mère était enceinte de son troisième enfant — moi, en l'occurrence —, enceinte de plus de huit mois, lorsque Vittorio, son époux, très beau, très autoritaire, bourré de préjugés et de coutumes parfois grotesques, la pria de se préparer à prendre le train ; il fallait, puisque cela se passait un 15 août, Jour de l'Assomption de la Vierge, aller faire une visite à la « Mamma » de Bay City. J'ai beaucoup réfléchi à ce qu'ont pu être les relations de cette femme obéissante et douce, ma mère, avec l'homme un peu rude, très difficile et très méfiant qu'elle avait bien dû aimer, un jour... Bref, les voici en chemin pour Bay City. Ils arrivent juste à la petite villa de Mamma Ciccone quand ma mère est prise de nausées, de vertiges, de douleurs. Il paraît que mon père ne sembla pas comprendre ce qui était en train de se passer. Par chance, « Mamma » Ciccone était là. Ma mère a accouché, non chez elle, mais chez sa belle-mère, de ce troisième enfant... Ainsi suis-je née le Jour de la Vierge — le 15 août 1959, dans ce village. Vous vous douterez que je ne l'ai pas fait exprès !

— On vous a sans doute fait remarquer, déjà, que cela faisait tout un ensemble de détails un peu extravagants, non ? le fait d'être née « le Jour de la Vierge », celui de vous appeler Madonna, votre attitude plus qu'ambiguë à l'égard de la religion catholique, vos rosaires, vos crucifix ?...

— C'était immanquable, voyons ! Je me rappelle qu'un journaliste à qui j'avais sans doute déplu, avait publié à mon propos un article où il écrivait ceci : « Il est trop facile de vouloir faire passer pour un faisceau involontaire d'incidences bizarres, ce qui n'est sans doute qu'un habile travail d'attaché-de-presse. Madonna, vous êtes bien gentille, mais, de grâce, ne nous prenez pas pour des idiots... » C'est ce genre d'article que, moi, je trouve idiot. Je suis née un 15 août, et je viens de vous indiquer comment et pourquoi. Ma mère était fraîche, ravissante, et catholique fervente — comme mon père, d'ailleurs. Elle eut envie de me prénommer, à cause de ce village voisin du Canada français, Louise ; mon père, quant à lui, n'hésita pas un instant : il me déclarerait sous ce prénom qu'on octroyait souvent à sa femme, tant elle était pieuse et charitable — Madonna. Dans le quartier de Detroit où j'ai peu à peu grandi, Magdalena Ciccone, ma mère, ne tarda pas d'être surnommée, par les nombreux Italo-Américains qui venaient lui confier leurs soucis, leurs anxiétés, « la Madone »... Je dois préciser que je n'ai jamais eu de problème, enfant, avec mon prénom. Je

m'appelais, je m'appelle Madonna Louise Ciccone. Quand il a été question de musique, de spectacle dans ma vie, tout le monde s'est dit la même chose : « C'est un nom d'emprunt ». Je n'ai pas démenti, j'avais autre chose à faire. Je trouve ce *Madonna* plutôt charmant…

« Vous évoquez mon attitude imprécise envers la religion catholique. Elle n'a rien d' « imprécis » ! J'ai été élevée pendant des années en milieu catholique ; lors de mes années d'école, je me suis trouvée inscrite à trois ou quatre « écoles religieuses » fort strictes. C'est vrai, que j'ai rejeté le côté solennel, pompeux, de la liturgie catholique ; je ne vais pas à l'église, je ne suis pas une « pratiquante ». N'empêche : j'ai été marquée à jamais, sans doute, par l'entourage italien et catholique qui fut longtemps le mien. Sachez-le : à ma façon, je crois en Dieu… J'ai pris mes distances avec tout ce qui, dans n'importe quelle religion, s'acharne, pour un oui ou un non, à vous « culpabiliser » stupidement. Et si j'admets volontiers avoir « joué » avec la religion, je tiens à souligner que j'ai joué avec *« les objets »* d'un culte. Les cultes m'ennuient. Dieu, c'est autre chose ! »

Période-virage, période cruciale que celle de l'adolescence… Autour des années 40, une adolescente était quelqu'un de dix-huit ou dix-neuf ans. Madonna, elle, appartient à la plus récente génération d'êtres humains, une génération où l'adolescence a fini par se circonscrire, plutôt, vers l'âge de onze ou douze ans… Cela, il faut l'avoir sans cesse à l'esprit. Et il nous étonnerait que, là-dessus, Madonna Louise Ciccone eût la pensée seule de nous contredire. N'a-t-elle pas eu ces phrases, le jour de 1986 où elle accepta de donner un rendez-vous à l'un des journalistes de « Rolling Stone » :

« Je déteste me répéter, mais il est une chose que je veux bien dire chaque fois que l'on me demandera de raconter Detroit : c'est qu'on m'a un peu volé mon enfance… Tôt, j'ai dû me comporter comme une personne adulte. J'ai, me semble-t-il, sauté une étape. De la petite-enfance, je suis passée à l'âge des responsabilités, des inquiétudes. On ne m'a pas permis d'être longtemps une adolescente ! »

Exact : Madonna-Louise, qui aima sa mère, Magdalena, avec une tendresse quasi-viscérale, ne la connut jamais qu'enceinte, puis malade. M. Ciccone fut un « géniteur » insatiable, et d'une régularité à vous donner le vertige ! En 1960 Magdalena accouchait d'une autre fille, Paula ; en 61 naissait Christopher, en 62 Melanie, en 63 Jennifer, — enfin, en 64, ce fut le tour du huitième enfant-Ciccone, un garçon, Mario… Peu après, Magdalena, qui vivait confinée dans l'étroit appartement familial, occupée sans répit à élever et nourrir sa « fricassée » bruyante (le mot est de Jacques Chardonne…), se plaignit de respirer mal, saisie à l'improviste de douleurs intercostales violentes et brèves. « Un de ces jours, fais venir le docteur, tu sauras au moins ce qui te vaut ces douleurs, et il pourrait t'en débarrasser, non ? » Aimable et maladroit Vittorio ! Aimable et si dangereusement niais !… Pour

À l'automne 86, Madonna recommence de voir ses frères et sœurs. La voici avec son frère aîné Anthony, âgé de trente ans.



Madonna telle qu'elle se voit elle-même. Gaie, enfantine, gouailleuse, portant l'une de ses magnifiques casquettes noires.

lui, à l'évidence, « une mère italienne était résistante, les drames n'advenaient qu'aux autres... » Magdalena, pour sa part, avait la douceur infinie et l'âme résignée d'une femme au cœur simple. *Elle n'avait pas le droit d'être malade, dans sa situation.* Pourtant elle l'était, et dédaigna de « faire venir le docteur ». Le docteur vint seul, ou presque : au printemps de 1967, à la demande d'un Vittorio (enfin) intrigué. Depuis plusieurs semaines déjà, Magdalena manquait de vigueur, se faisait le plus souvent muette, allait même jusqu'à s'étendre sur son lit, l'après-midi ; et la nuit, oui la nuit elle était prise de quintes de toux terrifiantes, qui éveillaient son époux en sursaut et affolaient les huit enfants de la maison... Donc, le docteur vint.

— Je me doutais bien que ma mère était atteinte d'une maladie sérieuse, mais de là à imaginer...

De là à imaginer que le docteur allait exiger son transport, de nuit, au service des urgences de l'Hôpital Lincoln de Detroit, certes, « il y avait plus qu'un monde »!... Demandez à Madonna ce que déclenche en elle le terme de « voyage »; elle vous répondra, d'une voix comme attristée :

— J'aime voyager, et j'ai été obligée de le faire souvent, pour mon métier. Mais ce ne sera jamais une joie complète, pour moi... Parce que les périples passés ou à venir, en Europe ou au Japon, par exemple, j'aurais eu du bonheur à les accomplir en compagnie de la seule femme qui a compté pour moi, ma mère. C'était une femme réellement « unique ». J'étais l'aînée de ses filles ; à mesure que naissaient les cinq autres enfants-Ciccone, mes cadettes ou cadets, je me suis changée envers elle en témoin, en complice aussi. Parfois,





Auteur-compositeur de toutes les chansons qu'elle interprète, il arrive que Madonna éprouve le désir d'en écrire pour d'autres qu'elle-même. Elle est ici en studio avec le très jeune Nick Kamen, dont elle produisit en décembre 86 le premier disque, « Each Time You Break My Heart ».

lorsque sur une scène je harcèle le public, lorsque je m'amuse à l'exciter, je songe à elle — et je me dis : « Elle se serait tue, ou peut-être même aurait-elle participé à la fête, cette personne qui fut sans cesse la dignité incarnée »... Après l'alerte provoquée par la visite du médecin, elle revint à la maison : affaiblie, maigre, angoissée... Elle fit bientôt deux visites par semaine à un spécialiste de l'hôpital. Un soir, elle prépara une petite valise, y assemblant quelques vêtements, une chemise de nuit, quelques affaires-de-toilette... J'ai compris tout de suite ce qui était en train de nous arriver, à tous... C'est horrible, vous savez, d'être une petite fille effrontée de sept ans, et de mourir de chagrin à voir se détériorer avec une lenteur désespérante l'amie qui vous est la plus proche. Je me souviens qu'une fois, mon père me demanda d'aller en sa compagnie lui faire une visite. Elle pleura, moi aussi ; je sais que beaucoup de gens ont besoin des hôpitaux, et que ces derniers parviennent quelquefois à des guérisons extraordinaires ; personne n'avait encore formulé de diagnostic, mais tout ça, cette chambre grise, ce lit étroit, ces couloirs interminables, c'était pénible, bien sûr, mais surtout cela parlait de soi, les mots devenaient inutiles. L'Hôpital de Detroit, je ne saurais expliquer pourquoi, c'était une déchirure, c'était la défaite promise ! Le pire fut cet après-midi où mon père et moi sortîmes de ce semblant de chambre où ma mère était « soignée » (mais... qui a jamais su soigner un cancer au poumon décelé bien trop tard avec l'efficacité impérative ? qui, voyons ?), j'eus l'impression que Vittorio tremblait un peu. Je l'ai regardé. Sûrement on venait de lui annoncer quelque chose de cruel, une fin désormais prochaine. Cet homme, ce beau costaud, cette brute parfois, détruit qu'il était, déchiré, en larmes ! Des années plus tard, j'appris qu'un médecin lui avait exposé, sans détour : « Il faut que vous montriez du courage. Depuis huit jours, elle regarde les allées et venues dans une indifférence glaciale. Elle ne parle pas, ne s'alimente plus. Elle ne veut rien — sinon, je crois, ne plus traîner, s'en aller vite. Devais-je vous dissimuler cet état, et ce qu'il annonce ? »

— Votre père et vous-même étiez donc, alors, très liés, très proches...

— Appréciation un peu précipitée, non ?... Écoutez, cet homme était (il est) mon père ; et, peut-être à cause du « côté italien » de ma nature, ou peut-être pour nombre d'autres raisons que je ne cherche pas à élucider trop, jamais je ne médirai de lui. Mais jamais nous ne nous sommes entendus ! Et il me reste à l'esprit, ou au cœur, bien des motifs, vivaces, aigus, de colères à son endroit.

Madonna est une fillette, elle a juste quelque huit ans encore lorsque la « Sainte Femme » meurt de ce chancre aux poumons, générateur tant pour elle que pour ses proches, sa progéniture, de tant de douleurs, tant de désarrois. Fût-ce de manière confuse elle va pendant plusieurs années se sentir — puisqu'elle est « la fille aînée » — comme logiquement contrainte de prendre la relève de la mère, ou en tout cas de s'y essayer, auprès des autres enfants de la famille. Sans doute est-ce pourquoi elle a pu déclarer qu' « on lui avait volé une partie de son enfance, qu'elle avait dû sauter une étape de sa jeune existence ». Chose exacte, indiscutable : tout en préservant sa fougue, son insolence, Madonna a assumé assez longtemps, avec une sorte d'autorité précoce, le statut de « grande sœur », parmi les Ciccone. Toutefois Vittorio feignait de ne s'apercevoir de rien, il engageait gouvernante après gouvernante. Un soir de l'année 1972 il réunit ses enfants, afin de leur dire cette décision : « Dès demain, une dame que vous avez déjà vue ici deux ou trois fois, va habiter cette maison avec vous, avec nous. Elle sera votre nouvelle gouvernante, et votre amie. Aidez-la à vous aider. Tout se passera bien. »

— Et qu'advint-il ?...

— Ce fut une période atroce ! a raconté Madonna. La famille éclata. J'ai tiqué, tout de suite. Et je suis sûre que mon père s'en est rendu compte ; il a pensé je présume qu'il s'agissait là d'une réaction passagère. Erreur ! J'avais aussitôt vu, en cette femme dont j'aime mieux ne pas parler trop, « un danger ».

La crise, très dure, qui allait opposer Madonna à Vittorio approchait.

— Sitôt mon père parti pour son travail, la gouvernante se changeait en maîtresse de maison. Une patronne eût suffi, pour organiser la vie des Ciccone ; deux, c'étaient le désordre et la zizanie installés !

— Vous ne vous êtes sûrement pas résignée...

— Je n'avais pas grand-choix. Je suis devenue « une petite peste », une « enfant impossible », selon l'avis des divers enseignants des multiples institutions catholiques que j'ai fréquentées à Detroit. Mon père ne se décidant pas à trancher, j'ai mis à exécution un projet auquel j'avais souvent eu l'occasion de réfléchir : j'ai pris l'avion pour New York... J'étais tout excitée, c'était là mon premier voyage en avion ! Dans les semaines qui ont suivi mon arrivée à New York, j'ai fait une foule de sottises, que je ne regrette pas un instant d'ailleurs ! Tout eût été préférable à Detroit sans ma mère...

— Vous avez dû être malgré tout étonnée, consternée même...

— ... d'apprendre que mon père avait fini par épouser la bonne ? Vous voulez rire ou quoi ? Du reste, je n'ai eu connaissance de ce deuxième mariage que sept ou huit mois après qu'il eût eu lieu. Tout ça me paraissait lointain, étranger, et... tellement futile ! J'avais mes propres problèmes, de surcroît : New York est une ville terrible, pour quiconque y débarque avec très peu d'argent (c'était mon cas) et sans projet précis. De ce point de vue, j'étais résolue depuis... eh bien depuis toujours je dirai... à atteindre un but : je voulais être une « star », je me l'étais promis. Vaste affaire, non ?

Le 13 juillet 1987, Canal-Plus annonce à ses nombreux téléspectateurs : « Ça y est ! la Princesse du Top-50 a retrouvé sa place. Elle est numéro-un, grâce à La Isla Bonita. *» Cent mille personnes au moins l'auront vue telle, le 29 août 87, lors de son gala unique au Parc de Sceaux.*

« *Detroit vous a parfois manqué, peut-être.*

— Detroit, non ; mais des visages de Detroit, des instants de Detroit, c'est certain… J'avais laissé là-bas, j'ignorais pour combien de temps, deux de mes sœurs que j'aimais beaucoup, Jennifer et Melanie, un petit garçon que j'adorais, Mario, le benjamin des Ciccone. Et aussi des garçons, « mes premiers garçons » — cela compte énormément. J'ai fait à New York la connaissance de dizaines et dizaines de garçons, et je les ai oubliés. Je me souviens mieux de ceux de Detroit ; c'est assez normal, on garde volontiers une meilleure mémoire des partenaires avec lesquels on a fait « ses quatre cents coups » ! Quant à Detroit, la ville, je l'ai rayée de « ma » carte ; jamais je n'ai souhaité y retourner. »

L'ambitieuse, l'impétueuse jeune fille qui découvre New York soudain, par un après-midi de l'été 77, va traverser bien des heures sombres, bien des moments de doute. Audacieuse, enfantine, optimiste au-delà de l'imaginable, elle occupera une foule de « petits emplois alimentaires » variés, d'où elle sera, avec une notable régularité, chaque fois renvoyée. En 78, se rappelant qu'elle est tout de même détentrice d'un « diplôme de danse » obtenu lors de son court passage à l'Université du Michigan, elle choisit de s'inscrire à un excellent cours new-yorkais, celui de l' « Ecole Alvin Ailey ».

— Je savais que j'avais, pour la danse, des dispositions utiles. Si je me suis bientôt tournée plutôt vers la musique, la chanson, c'est que je me suis posé à moi-même, sans détour, la question : *« Jusqu'à quel point es-tu une bonne danseuse ? La danse t'apportera-t-elle cette célébrité que tu guettes, que tu te dois d'acquérir ? »*

Madonna s'est mise à fréquenter, pendant des nuits entières, plusieurs lieux alors hautement cotés dans New York, tels le « Club-54 », ou le « Roxy ». On ne compte plus le nombre de « disc-jokeys » dont elle est devenue l'amie. À la même époque, des photographes de mode, amusés par ses attitudes volontiers exhibitionnistes, ou ses « tenues » un peu folles, la sollicitent. Madonna ne dit non à rien, à personne. Elle va même dire « oui », au début de 1979, au contrat que lui propose un producteur français, directeur de la tournée internationale du chanteur, aujourd'hui quasi-oublié du public, Patrick Hernandez…* Très peu de gens le savent : Madonna a vécu en France, à Paris, pendant plus de sept mois, au cours de cette année 79. Elle occupa un joli studio situé boulevard de Courcelles, à mi-distance de la Place des Ternes et du Parc Monceau.

— Quelqu'un d'important, je suppose, dans l'équipe dirigeante de « Pathé-Marconi », s'était mis en tête de me faire enregistrer en France mon premier disque. On me donnait de l'argent, me promenait de dîner en dîner, me présentait à un tas de gens, mais… rien ne se concrétisait. Au milieu du septième mois, je suis repartie vers New York.

Madonna-Louise a désormais la certitude que « chaque minute importe » ! Elle retrouve « ses hommes de New York », pour la plupart des musiciens ; elle vit chez les uns et les autres, sans que cette « existence de saltimbanque » l'embarrasse un instant. Elle s'est fixé un double objectif : l'apprentissage le plus affiné possible de la danse, et aussi — et surtout… — une connaissance rigoureuse, exigeante, de la

* Patrick Hernandez, en 1979, fut l'interprète d'un album qui se vendit en six mois à trois millions d'exemplaires. Titre : « *Born to be alive* ».





Mettez, côte à côte, deux images de Madonna : vous verrez, non pas deux instants de la vie d'une personne, mais… deux personnes, deux Madonna !

musique, de l'écriture de la musique.

— J'avais le besoin impératif de ces deux « atouts ». Le premier me permettrait, pensais-je, si je devais me trouver un jour sur une scène, de savoir m'y mouvoir. Quant à l'autre, il me semblait être — et de loin ! — le plus important. Des mots, des sons me passaient par la tête, de plus en plus souvent ; je songeais avec une réflexion chaque jour plus aiguë au domaine de la chanson. Il n'était pas question que je ne fusse qu'une interprète. J'ai très vite voulu être, aussi, l'auteur et le compositeur des mélodies que, peut-être, je serais amenée à chanter…

Il y aura eu bien des hommes, dans cette saison des « années new-yorkaises » de Madonna. Un seul néanmoins aura deviné avant l'heure la fulgurante gloire qui allait être celle de la jeune fille. « Disc-jockey » de l'immense club « punk » à quatre niveaux dit « La Danceteria », il se nomme Mark Kamins. Seul dans le monde quelquefois trop sceptique du spectacle, il disait de Madonna dès 1980 : « Elle a un sens du style absolument unique, singulier entre tous ! » Il disait encore : « Il se dégage d'elle une magie, une vraie magie ». C'est lui qui va l'aider, pendant deux années, dans ses choix, ses outrances, sa lente réflexion d'artiste « sur le point de naître ».

— Kamins était un type bien, c'est vrai, vous dira Madonna. Mais je suis d'un tempérament trop indépendant, pour accepter ces mots entendus, ou lus, souvent : *« C'est Kamins qui a découvert Madonna ! »* Tout cela est simpliste à l'extrême. Et puis, j'en ai la conviction — je crois que personne ne « découvre » personne. *Je me suis faite, et seule !* Ce ne fut pas toujours commode… □

MADONNA MARIÉE, MADONNA COMÉDIENNE

LE DOUBLE CHOC DE 1985

« J'ai épousé Madonna le 16 août 1985. Elle m'est toujours demeurée énigmatique. Je ne connais personne de plus changeant, de plus imprévisible. Sur scène, elle s'est longtemps voulue louve, voulue chienne, afin d'attirer, d'attiser les hommes. À l'écran, en revanche, elle a su manifester plusieurs fois déjà une mesure, une sobriété, une grâce même, qui n'ont pas fini de déconcerter quiconque s'intéresserait à elle. Il se trouve que c'est mon cas. »

SEAN PENN, *« Los Angeles Times »,*
19 février 1987.

C'est l'année 1985. Et « la chipie » née près de Detroit, indiscutablement, a tout réalisé, de ce qui longtemps fut un rêve — un rêve délirant, mais juste cela : « un rêve ». *Elle est devenue une « star », et quelle !...* Elle invente, enregistre, produit elle-même des mélodies piquantes, astucieuses, toniques, qui toutes, à peine livrées au public, vont droit à la place combien enviée de « numéro-un ». Quels titres citer ? « Material Girl », « Like a Virgin », « Borderline », « Burning Up », « Into The Groove » (onze minutes d'une qualité musicale rare...), ou encore ce « Gambler », mélodie allant en moins de deux semaines détrôner le magnifique *We Are The World ?...*

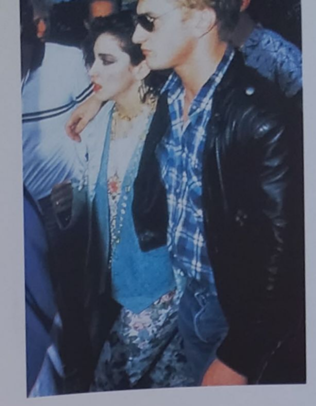
Madonna rayonne, et dans cet éclat certains de ses proches ont le sentiment qu'elle s'efforce de dissimuler quelque chose, qu'elle garde par-devers elle un secret, qu'elle « attend », espère, guette — mais... quoi ?

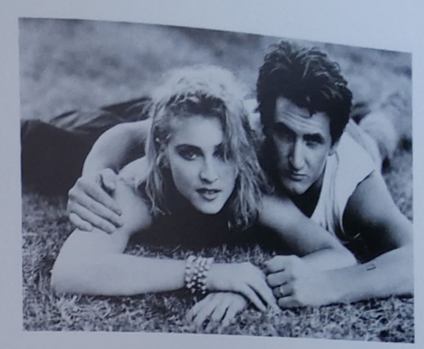
Ils ne se méprennent guère, au reste.



Le 15 août 1985, Madonna attend à Malibu-Beach deux cent cinquante invités. Le 16 août, c'est la surprise : elle épouse Sean Penn.







Quelques mois plus tôt, au cours du deuxième semestre de 1984, la « Sorcière Blanche » a rencontré à Las Vegas (Nevada), un soir où elle s'y produisait en concert, une jeune femme à la fois timide et hardie, cinéaste de son métier, une certaine Susan Seidelman, auteur jusque-là d'un modeste « premier film » salué avec sympathie par les professionnels, mais passé inaperçu au niveau public. Cette jeune femme, le gala s'achevant, avait demandé à être présentée à la chanteuse. Ce qui fut fait, et allait avoir des suites intéressantes.

Susan Seidelman et Madonna se plurent, tout de suite, là, dans cette loge d'après-spectacle.

— Vous n'avez pas dîné, j'imagine ?

— Vous imaginez juste. Il m'est impossible d'absorber quoi que ce soit dans les trois heures qui précèdent un tour de chant.

Les deux « nouvelles amies » finirent cette soirée dans la maison même de Susan Seidelman. Elles dînèrent, elles parlèrent, une complicité ne tarda pas de naître entre elles ; elles eurent de multiples occasions de rire, de se mesurer avec une gentillesse égale de part et d'autre… Susan Seidelman cherchait, pour son deuxième film, une habile aventure amoureuse à trois personnages, une comédienne plutôt jeune, « capable de jouer avec réserve, pudeur, une jeune fille en apparence narquoise ».

— Vous prenez des risques, en me proposant le rôle, lui dit Madonna. Pour ma part, en tout cas, je suis prête à essayer… Alors ?

Alors, elle-même, Susan Seidelman et une actrice déjà souvent appréciée par divers cinéastes, la jolie Rosanna Arquette, passèrent les mois d'octobre et de novembre 84, dans la région de New York, à travailler — sans tapage, sans bruit aucuns — à ce film tour à tour cocasse et chaleureux, délicatement agencé, en demi-teintes, et dont la sortie en salles aux États-Unis était prévue pour le mois de juin 85.

Actrice, Madonna ? et de surcroît actrice « nuancée », subtile, drôle, attachante ?… Qui se fût attendu à cette éventualité ?

Allez savoir à quoi un film doit sa carrière… Lorsque celui de Susan Seidelman fut enfin projeté, au début de l'été 85, chacun sut dans l'instant qu'il connaîtrait un réel succès. *« Recherche Susan Désespérément »* détenait un humour, un sens du burlesque, un charme romantique, aussi, qui récompensaient Susan Seidelman de ses doutes, des risques pris, en amenant à elle de nombreux spectateurs et spectatrices. C'était un « joli coup », encore, pour Rosanna Arquette, autre femme de l'histoire. Mais surtout… c'était, au regard de millions de personnes éberluées, un nouveau coup d'éclat pour Madonna : Quoi ? L'inquiétante « vierge hystérique » pouvait aussi faire cela, jouer la comédie avec finesse et brio ? Le public ne fut pas seul à en être décontenancé ; il y eut, vite, quelques réalisateurs ou producteurs hollywoodiens, intrigués, séduits, par ce nouvel aspect du personnage : le brillant cinéaste-chorégraphe des années 70, Herbert Ross, le terrifiant Ray Stark, producteur peu aimé, dont on s'accordait toutefois à reconnaître le flair et la clairvoyance, en Californie. N'avait-il pas à son « palmarès » les trois premiers films où joua la grande Barbra Streisand ? N'était-elle pas venue au cinéma, d'ailleurs, sur l'insistance du même Ray Stark ?…

Dès juillet 1985, la totalité des critiques américains avaient encensé *Recherche Susan*. Madonna et Susan Seidelman, bien contentes de cette réussite, allèrent passer une dizaine de jours chez des amis de la deuxième, quelque part dans le Tennessee. Pour elles, c'étaient, songeaient-elles, « des vacances méritées, après une grande frayeur ! » Dans cette maison en montagne, on tournait un film. C'est là pendant ces journées volées à l'exaltation et à la fatigue inhérentes, forcément, au fait d'être « un personnage public éminent », pendant ces courtes mais joyeuses heures de vraie *vacance*, que Madonna se prit d'intérêt, dans ce lieu en montagne où il eût été difficile de savoir qui était là pour travailler, qui pour se reposer, oui d'intérêt et de… de tendresse, peut-être ?… pour un jeune acteur volontiers « bougon », taciturne, renfermé. Il se nommait Penn, Sean Penn, avait tourné deux ou trois rôles « prometteurs » au cinéma.

Ce qui se passa, entre ce plaisant jeune homme sombre et la chanteuse, alors toute à la joie d'avoir eu droit à mille compliments, lors de son examen-de-passage de comédienne, il est probable qu'on ne le saura jamais de façon très exacte. Madonna, la première, a donné différentes versions de cette rencontre. Et Sean Penn a toujours refusé de l'évoquer.

Dès le 10 août, Madonna, d'ordinaire peu « mondaine », avait fait imprimer d'élégants « cartons » de couleur bistre et de forme allongée, que sa « femme d'affaires » adressa, selon ses indications, à quelque deux cent cinquante « privilégiés » dont la surprise fut assez grande. Madonna les priait en effet d'assister, « les 15 et 16 août 85 », à la fête qu'elle organisait, dans une somptueuse demeure située à Malibu-Beach, soit à quarante-cinq kilomètres environ de Los Angeles. Nombreux furent celles et ceux qui se demandèrent, perplexes, ce que Madonna les invitait ainsi à « fêter » : son anniversaire, ses vingt-six ans (n'oublions pas qu'elle naquit un 15 août) ? Sans doute non… Et l'étonnement général va croître de jour en jour, puis d'heure en heure, quand on s'apercevra de l'exceptionnel « service d'ordre » requis pour la circonstance. *Pas de curieux ! Pas de photographes !* Telle était la consigne.

C'est le lendemain, le 16 août, que s'éclaircit enfin l'affaire... Écartés dès le début, des photographes se précipitèrent où leur en vint l'idée, en particulier au proche et petit aéroport de Van Nuys, afin de louer des hélicoptères leur permettant de survoler la villa. Il y avait urgence ! Cette femme si souvent considérée comme une « Panthère », une « Iconoclaste », une « Sacrilège parmi les Sacrilèges », allait laisser — n'était-elle pas coutumière du fait ? — l'Amérique entière assister, un peu éberluée, à une nouvelle démarche, dans son cas, « fracassante ».

Le 16 août 1985, ce n'est plus Madonna l'enragée, c'est Madonna Louise Ciccone, qui « créa l'événement ». Vêtue d'une robe blanche, le visage tendu, elle apparut vers treize heures sur le perron de la villa, face à ses « invités » eux aussi ahuris, au bras du jeune homme du Tennessee. On eût dit deux adolescents effarouchés d'être ainsi le « tandem-noyau » de cette journée, face à tant de personnes diverses. Madonna et Sean Penn, dans un climat en même temps euphorique et houleux, reçurent d'un pasteur la « bénédiction » de leurs noces. Dans le ciel, des dizaines d'hélicoptères volaient, tentant de descendre le plus près possible de la maison.

Le 17 août, la cérémonie oubliée, la maison presque désertée, certains aperçurent, courant sur la plage, se baignant, riant, deux parfaits amoureux... Madonna retrouvait sa nature, faite de caprices, de colères, de rires. Elle offrit à son mari « tout frais » un bracelet, et ne put s'empêcher de lui dire, dans un sourire fort amusé :

— Il faut bien que nous fêtions, puisque nous y sommes, aussi ton anniversaire, non ?

Sean est né (mais si, mais si !) le 17 août 1957, en Californie. □





TROUBLANTE,
MAIS...
IMMANQUABLE:

LA METAMORPHOSE

« Je dois dire qu'il y a quelque chose de vertigineux, dans la forme d'*irrésistible ascension* de Madonna, dans la quasi-totalité des domaines artistiques — qu'il s'agisse de musique, où elle a réussi en 86 une conversion assez éblouissante, ou de cinéma. Pour mon film de 1988, je cherchais quelqu'un qui fût à la mesure d'une Marlène Dietrich. Affaire plutôt délicate, non ? C'est elle, Madonna, qui a volontiers relevé le défi... »

DIANE KEATON, CANNES, 1987.

Madonna et Sean Penn sitôt époux l'un de l'autre, n'eurent point le temps de songer à aucun « voyage de noces » : un producteur de cinéma excité à la pensée de les réunir en un même film, leur proposa dès le début de septembre 86 le scénario d'une réalisation intitulée *Shangaï Surprise ;* les deux personnalités sollicitées n'hésitèrent pas longtemps : le « producteur délégué » n'était autre que l'ex-Beatle George Harrison, un musicien, donc. Tous trois étant aptes à parler le même langage, à user des mêmes « gags verbaux » compréhensibles surtout des gens-de-musique, ils furent vite convaincus, et signèrent le contrat qui leur était proposé avec un enthousiasme évident.

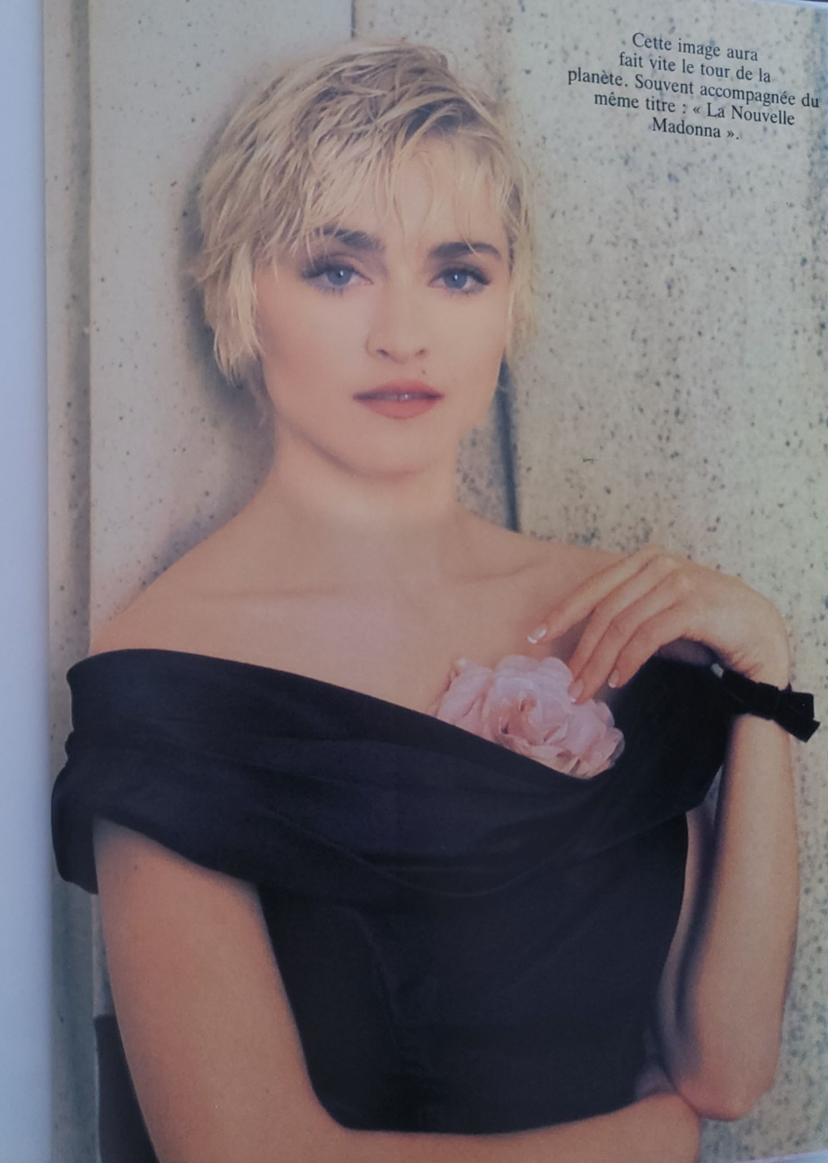
Harrison fit preuve d'une habileté précieuse à la concrétisation du projet ; il leur expliqua :

« D'abord, il faut que l'histoire vous plaise, bien sûr... Si tel était le cas, l'aventure constituerait une chance pour vous deux ; rester en Amérique après votre mariage-surprise vous vaudrait toutes sortes de désagréments ; on vous poursuivrait, on essaierait de vous photographier, ou interroger de cent côtés. *Shangaï Surprise* doit être tourné à Hong-Kong et Macao ; c'est peut-être un avantage ?... »

George Harrison était sincère, et sans doute « M. et Mme Penn » le perçurent-ils. Quoi qu'il en soit, dès le 15 septembre, Sean Penn et sa femme prirent un avion pour « l'autre bout du monde », une Asie que ni l'un ni l'autre n'avaient visitée encore. Et, au long des quatre mois où ils eurent à y séjourner, peu d'importuns, peu de « fomenteurs de ragots » se hasardèrent à les perturber. Le récit du film, Madonna et Sean l'avaient adopté, dès le début, avec plaisir : l'histoire de cette sage et crédule missionnaire des années-30 séduite par un voyou charmeur et dangereux, avait au départ de quoi les retenir.

— Pour moi, après le *Susan Désespérément* de mon amie Seidelman, j'y ai vu l'occasion de montrer une nouvelle facette de moi-même, a expliqué Madonna. Passer d'un personnage de demi-dingue californienne à celui d'une modeste amoureuse blonde égarée dans le Hong-Kong flou du banditisme en 1933, avouez que c'était chose tentante. Comme me plaisait le fait de me trouver pendant une assez longue période de temps face-à-face avec l'homme que je venais d'épouser. Il ne m'avait pas demandée en mariage ; lors de notre commun séjour dans le Tennessee, un matin il m'a regardée d'une façon bizarre, insistante, pendant d'interminables minutes. Il n'a pas prononcé un seul mot. Moi, d'un coup, je me suis entendue lui dire : *« Oui, Sean. C'est oui, bien sûr ! »*

Un point devint clair, fût-ce par les photographies-de-plateau que le rélisateur faisait



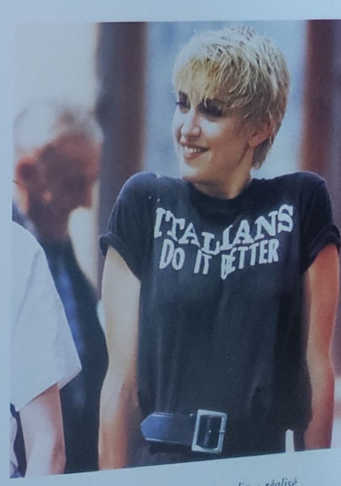
Cette image aura fait vite le tour de la planète. Souvent accompagnée du même titre : « La Nouvelle Madonna ».

envoyer, chaque semaine, à la firme de production de ce *Shangaï Surprise* en cours : sans la moindre hésitation, Madonna avait fait couper ses cheveux, elle les avait fait teindre en blond et les portait mi-longs, à peine bouclés, sous un chapeau de missionnaire d'autrefois ! Nouveau changement physique... Était-ce bien Madonna ? À la limite, la transformation physique allait cette fois si loin qu'on eût été fondé à en douter...

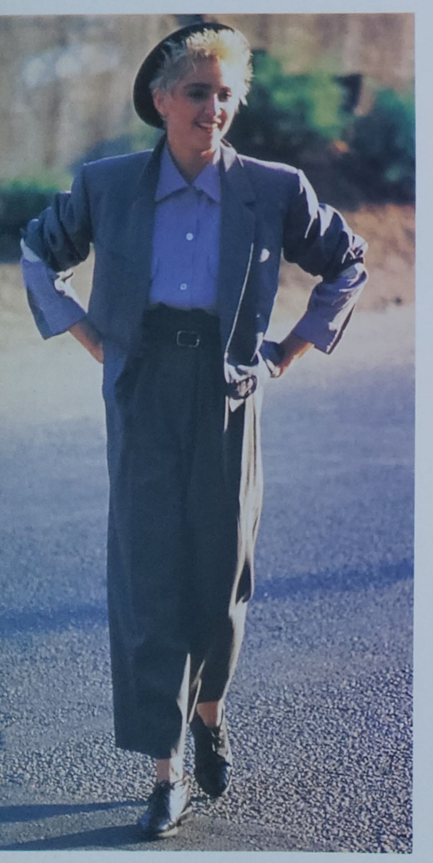
C'est peut-être le moment de souligner ce qui, à la réflexion, « fait » tout Madonna : elle est la femme des métamorphoses ; et non plus parce qu'à un instant de sa vie elle s'est trouvée vaguement laide et a décidé de devenir — sérieux exploit ! — « belle », assurément belle. Non pas pour cette raison, mais parce qu'il en est ainsi, chez elle, naturellement : *elle a le don de métamorphose.* Comme d'autres détiennent celui d'ubiquité, par exemple... Pour être Madonna, elle est quasiment contrainte de se transformer sans cesse, d'être toujours « une autre ». Sa force est cependant, dans cette multitude de Madonna comme juxtaposées, de demeurer du point de vue humain, créatif, un être singulier, reconnaissable entre tous. Et l'on peut dater sans risque de se tromper l'instant où l'artiste Madonna a elle-même pris conscience de cette double singularité — celle des changements à vue, ou presque, allant de pair avec une constance lucide, précise, quant à sa musique, sa personnalité, ses options.

Au retour de la randonnée asiatique, en février 1986, Madonna avait, avec elle-même, à New York, un rendez-vous déterminant. Elle l'avait préparé, selon la minutie qui la caractérise. Elle accorda au magazine « Rolling Stone » (déjà mentionné) un entretien





Madonna dans le modeste « clip » réalisé par Sean Penn, pour True Blue. *Et Madonna malicieuse, l'air étonné, pendant le tournage de* Papa Don't Preach. *Page 59 : un autre aspect, encore, de Madonna-Carmen, dans le « clip » superbe conçu pour* La Isla Bonita.



dont elle organisa chaque étape, chaque minute — journaliste improvisée, elle expérimentait un phénomène dont elle venait de se rendre compte, à son propre sujet. Le 17 février 1986, le journal en question paraissait, avec, en couverture, une image de Madonna en tous points bouleversée : elle avait fait couper ses cheveux très, très court, ils étaient d'un blond presque blanc, et le titre laissait deviner — ou, pour être plus précis, signalait à ses deux millions de lecteurs — l'essai périlleux exécuté en plein jour et en kiosques par l'artiste. C'était : *« The New Madonna »* (La nouvelle Madonna).

Comme si elle eût joué « à quitte ou double » avec sa propre célébrité, Madonna demandait de fait à ses concitoyens : « Me reconnaissez-vous ? » Huit pages, à l'intérieur de ce numéro, racontaient une soirée passée par trois envoyés-spéciaux du magazine auprès de Sean et Madonna Penn. Non, Madonna n'avait pas, en tant que « personne humaine », changé : ses plaisanteries presque déplacées à l'égard de son mari, les humeurs agacées de ce dernier au cours d'un dîner, son côté par moments « ordinaire » (Detroit ne s'efface point d'un coup de baguette !), son éclat et sa gaieté, son humour aussi, se retrouvaient intacts au travers de ce reportage mené plus par la vedette que par l'équipe du bi-mensuel. Inutile de s'attarder trop sur cette « expérience » : la photographie de couverture, signée Annie Leibovitz (elle est depuis 1974 chef du service photographique de « R. S. »), fit en moins de trois semaines le tour du monde. Madonna avait gagné ! À tous ceux qu'elle avait peu à peu fait l'aimer, elle venait d'imposer un « test », — et le résultat ne fut qu'un « événement », un « triomphe » de plus dans son parcours comme aérien. Et elle n'allait avoir vingt-sept ans qu'à l'été de cette



Madonna comme elle se voit, elle-même, aujourd'hui. Gaie, espiègle, sans cesser d'être ambiguë, troublante.

année, c'est-à-dire cinq mois plus tard...

Nous espérons l'avoir indiqué d'une manière suffisante, au cours de ces pages : Madonna n'est pas « une jeune femme facile ». Loin de là, même ! Son mari et le cinéaste de *Shangaï Surprise* vous le rappelleraient volontiers ; les colères de la jeune femme, lors du tournage, fréquentes, impétueuses, sont chose notoire. Madonna ne crie plus, ne s'emporte ni ne se défoule plus en public. C'est pour son entourage « pire », désormais : elle a, souvent, ce qui s'appelle « des colères blanches ». Le teint pâlit à l'extrême, les lèvres s'atténuent, le regard seul manifeste une violence, une exaspération terribles.

— Sean et moi, depuis notre mariage, avons eu souvent des scènes affreuses, racontait Madonna il y a peu. Bien sûr, on s'est hâté de conclure que rien n'allait plus entre nous, que nous envisagons de divorcer, etc. Ce qui me surprend, c'est que tant de monde ait du mal à comprendre ceci : dès le début de nos relations, c'est vrai, Sean et moi-même n'avons cessé de parler de rupture, de séparation. C'est notre façon à nous de constituer un couple, voilà tout !

Et n'allez pas lui rappeler les fureurs de Sean Penn, lorsqu'elle écrivit et produisit elle-même deux chansons pour l'ex-mannequin Nick Kamen (le joli jeune homme que vous avez vu, c'est certain, à la télévision, torse et jambes nus, dans une laverie, pour un « spot » publicitaire destiné à vanter les jeans Levi's). Ne lui parlez pas non plus — elle vous trouverait inélégant, voire stupide... — du téléphone qu'elle eut, un matin de janvier





1987, avec l'agent américain du cinéaste français Jean-Jacques Beineix.

— J'aimerais voir le film de ce réalisateur français qui risque d'obtenir, bientôt, l'Oscar du Meilleur Film Étranger, dit-elle. Est-il possible que je vienne le regarder dans vos locaux un matin prochain ?

— Dimanche, cela vous conviendrait-il ?

— Parfait, répondit Madonna. Dimanche à dix-heures trente. Merci.

Elle allait raccrocher, mais eut le temps de préciser :

— Nous serons quatre ou cinq, à cette projection. Merci encore...

Le dimanche annoncé, une longue Cadillac noire, d'une dizaine de mètres au moins, se gara discrètement près du bureau de l'agent de Jean-Jacques Beineix. On ne se trouvait plus loin, alors, de la soirée de « remise des Oscars-87 » à Hollywood, et le réalisateur français séjournait en Amérique, sur le versant-Est — à New York. Il eut du mal à s'empêcher, lui aussi, de se déplacer, sitôt son agent l'eut-il alerté du souhait émis par Madonna. Il a ainsi parlé de ce dimanche récent, de cette matinée lumineuse à New York :

— Madonna est arrivée à la seconde dite, accompagnée de Sean Penn, de sa femme d'affaires, de son organisateur de galas, et

Madonna blonde et bleue, pour le « clip » destiné à promouvoir sa mélodie intitulée Open Your Heart. *Ci-dessus : Madonna lors d'une séance de maquillage, ou Madonna en mars 87 en compagnie de son partenaire — un guépard ! — dans le film de James Foley, intitulé « Who's that Girl ? ».*





Vite, l'univers du cinéma s'est intéressé à la troublante personnalité de Madonna. Ci-dessus : Madonna en compagnie du réalisateur français Jean-Jacques Beineix, à New York ; ils se sont promis de faire un film ensemble.
Page de droite : Madonna et Rosanna Arquette, co-vedettes de « Recherche Susan... ».

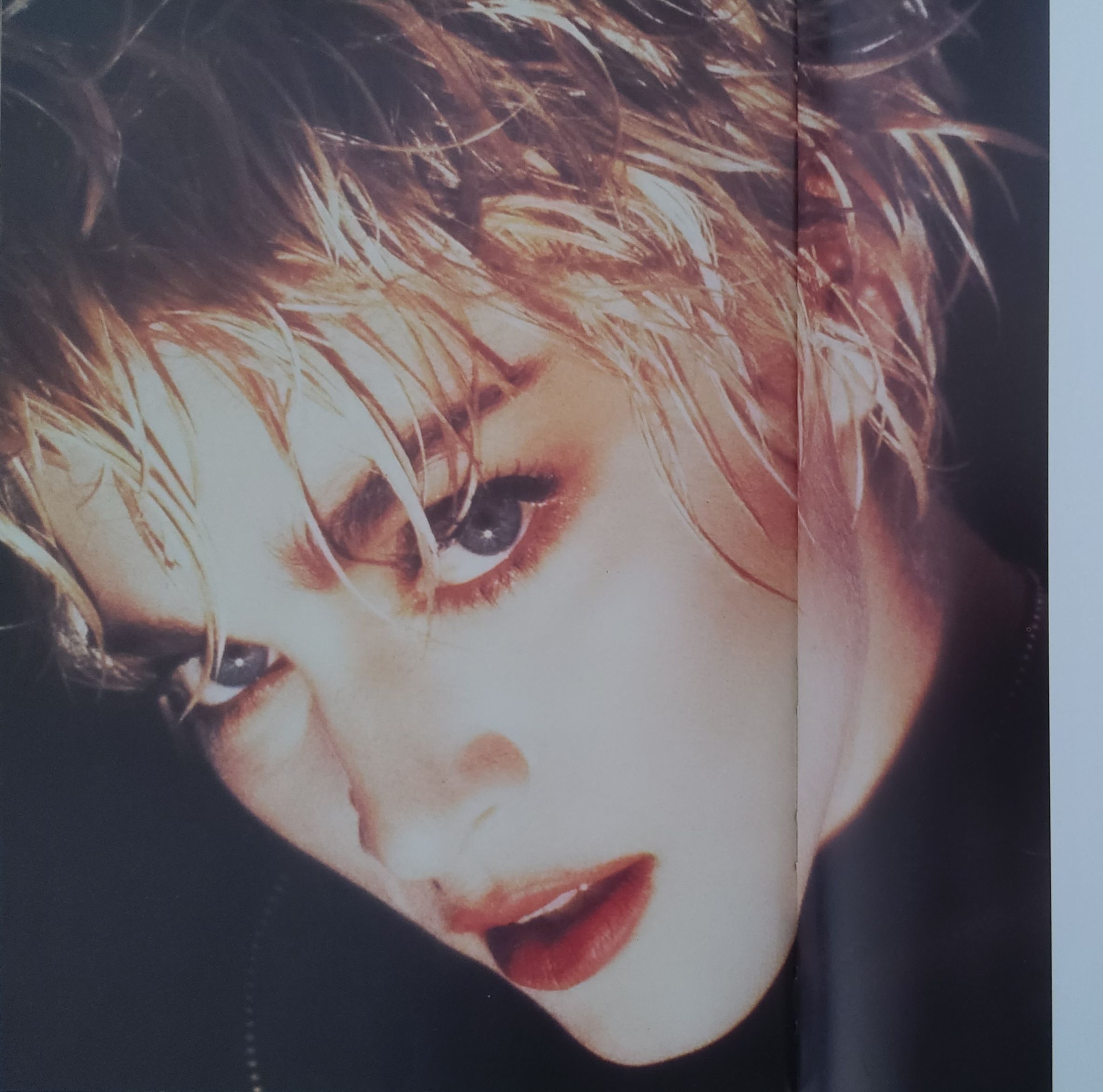
d'un gaillard immense, costaud, assez plaisant, son garde-du-corps. Tout ce monde a assisté en silence à la projection de *« 37°2 Le Matin »* — rebaptisé en Amérique sous le titre de *Betty Blue.* Ils ignoraient que je me tenais, un peu anxieux, au fond de la petite salle réservée aux projections privées. Lorsque la lumière revint et que le rideau se referma, j'ai observé avec attention ces spectateurs matinaux et particuliers. Il m'a semblé que, pour la plupart, ils avaient été vaguement choqués, mais tout de même contents, intéressés... Seule Madonna ne laissait passer, dans son regard limpide et dur, aucune impression. Mon agent nous ayant l'un à l'autre présentés, elle me considéra un long moment avec certaine gravité, puis me dit : « Vous êtes Jean-Jacques Beineix ? Écoutez, il faut que nous fassions un film ensemble... »

Ni flatté, ni déconcerté, simplement heureux, Beineix répliqua :

— Moi aussi, j'ai envie de faire un film avec vous.

— Alors il se fera, vous verrez, lui dit d'un ton aimable Madonna avant de regagner l'immense véhicule qui l'attendait, dehors.

Jean-Jacques Beineix et Madonna se revirent, à New York, puis à Los Angeles. Le cinéaste français fut plus qu'impressionné par cette jeune femme : « Elle se vêt volontiers de trucs sombres, de casquettes assez marrantes, déclara-t-il à un hebdomadaire américain (ces propos furent d'ailleurs, peu après, publiés dans *« 7 à Paris »*, en France). Surtout, elle est d'une beauté exceptionnelle, très fraîche, très classique aussi. Elle est drôle, charmante. Je tournerai un film avec elle. Le problème, pour moi, est de trouver un sujet qui soit à la mesure de Madonna... » □



MADONNA, NOUVEL "ANGE BLEU"

ENTRE MARILYN ET LOLITA

On nous pardonnera sans peine, du moins le supposons-nous, de dédaigner l'ennuyeuse « chronologie ». Il importe de revenir au mois de mai 1986, si l'on veut avoir cerné bien « l'affaire-Madonna ». Ce mois-là, une fois « l'épreuve » de la métamorphose physique passée, avec le résultat exposé, Madonna, qui avait annoncé sa résolution de produire elle-même, de bout en bout, son futur album, celui qui sortit à l'automne de 86, publia un quarante-cinq-tours par lequel, sur le plan mélodique, sur ceux du texte et des sonorités, elle se remit à nouveau en question ; il ne s'agissait plus de chansons fougueuses et vives, telles « Lucky Star » ou « Like a Virgin », ni de vocables agressifs — comme pour « Burning Up » (Je suis en feu), ou « Physical Appeal » (Besoin physique) ; il s'agissait d'une superbe chanson longue de onze minutes, lente, envoûtante, où Madonna expliquait qu'il est au moins une précieuse raison de défendre et d'aimer la vie :

« The truth is never far behind.
How would they hear, how would they learn A man who tells about their lives?
So now, I live to tell... »

Traduction :

La vérité n'est jamais loin.
Il faut entendre, il faut apprendre
Ce qu'on peut dire de votre vie...
Maintenant, je vis pour raconter.

C'eût pu être, vue ainsi, de dos,
la magnifique Monroe, non ?
C'est l'actrice Madonna, à Hollywood.

Aspect neuf, musique et mots nouveaux : ce qui était depuis bien des mois acquis, c'est-à-dire la profonde discrétion, souvent dissimulée, de Madonna, s'étalait partout chez les disquaires, ou dans un film de télévision magnifique, où Madonna jouait de son regard avec une langueur, un charme infinis. *« Live To Tell »* n'aura pas été que l'un des succès le plus puissants de la vedette à travers le monde (il fut « numéro-un » aux U.S.A., en Grande-Bretagne, en France, au Japon, en Allemagne, tout l'été-86). Il aura annoncé aussi, que Madonna renonçait à la musique dite « dansante », parfois futile, pour entrer en un nouveau style, plus personnel, plus attachant…

Il y aurait de ce côté sans doute pas mal de choses à lever, mais ne vont-elles point d'elles-mêmes ?

Prononcer le seul prénom qui nous a, jusqu'ici, occupés, suscite aussitôt, comme l'écrivit naguère Jean Cocteau (dans « La Difficulté d'être », chef-d'œuvre de 117 pages, publié en France en 1947), *« la crainte d'avoir dit trop de choses à ne pas dire, et pas assez de choses à dire »*. Laissons-la s'apprêter à franchir de nouvelles « étapes », selon la célérité qui n'a cessé d'être la sienne, et efforçons-nous — pour le moment, du moins — de conclure la présente « approche ».

Madonna (il convient au moins de l'avoir signalé) est le premier personnage public, aux U.S.A., à avoir rétabli certain équilibre, du point de vue du sexe, face à d'autres Italo-Américains célèbres — tels Sylvester Stallone, Martin Scorcese, auteur de *« Taxi Driver »*, *« New York, New York »*, et de l'œuvre qui a enfin valu à Paul Newman, superbe en de si nombreuses occasions, l'Oscar du Meilleur Acteur de Hollywood, *« La Couleur de l'argent »*. Jusqu'aujourd'hui, quiconque songeait à « la colonie italienne » partie pour l'Amérique, abandonnant ses lointaines racines européennes, n'avait à l'idée que des noms d'homme, quel que fût le domaine en cause. Il y eut, dans les années 20, l' « affaire » Sacco & Vanzetti, il y eut (et il continue d'y avoir) les hommes de la tentaculaire « maffia », les « parrains ». Au long des années 60, le cinéma fit à mainte reprise appel au musicien Ennio Morricone, et nul n'ignore que l'un des meilleurs chefs d'orchestre en activité habite Chicago, fait de fréquents voyages vers New York afin de superviser l'enregistrement des disques de très grandes vedettes — il se nomme Ettore Stratta. Le « tee-shirt » que porta Madonna pour le « clip » destiné à la promotion de son *« Papa Don't Preach »* à l'automne 86 (reportez-vous à la page 57, vous le verrez) était orné de ces mots, en lettres larges, à hauteur des seins : *« Italians Do It Better ! » (Les Italiens sont les meilleurs !)* Phrase gentiment arrogante… N'empêche : n'est-ce pas une jeune femme, une jeune et séduisante « Italo-Américaine » qui l'a mise en évidence ? On va pouvoir, désormais, trouver tout de suite un nom de femme, lorsque l'on mentionnera l'importance du « facteur italien » parmi les humeurs et les souches mêlées, multiples, qui ont peu à peu contribué à la création de l'univers américain. Et ce nom, ou ce prénom, sera celui de Madonna. Serait-il concevable qu'à sa suite, dans son sillage, d'autres Américaines de provenance italienne parvinssent à éclore et s'imposer, comme elle et grâce à elle, tandis que le siècle approche de sa fin ?…



« On a le droit d'être une vamp, et de refuser de se prendre au sérieux, non ? »

Artiste douée pour toutes sortes de discipline, Madonna est tenue par beaucoup pour celle qu'elle avait justement rêvé — et avec quelle ardeur... — d'être « un jour » : plus qu'une chanteuse comblée, vouée à tous les honneurs et toutes les joies, plus qu'une actrice épatante, maintenant réclamée pour une infinité de rôles divers, voici qu'elle s'est élevée à la princière position de « sex-symbol ». Et, tout compte fait, c'est allé vite, très vite, cette trajectoire fulgurante vers la célébrité ! Si Madonna est « un sex-symbol », c'est alors « un sex-symbol des années 80, ou 90 ».

Expliquons-nous : Madonna, différente en cela de « femmes fatales » notoires qui l'ont précédée dans le cœur ou l'esprit de tant de personnes, Madonna se moque bien de jouer « les grandes mystérieuses », ou les « romantiques exaltées ». *Soyons très clairs : ce n'est ni Garbo, ni Monroe !*

Et « l'aventure-Madonna » nous conduira à faire un constat, énoncer une déduction qui modifieront l'acception jusqu'ici « évidente », sitôt parlait-on de cette notion de « sex-symbol ». C'est que l'on peut être — d'un même élan, avec une même force — une femme attirante, un modèle de féminité même, cela ne vous empêche en rien d'être quelqu'un de rieur, de bavard quelquefois, quelqu'un qui détienne cette « double vertu » : le goût du sourire, le sens du sourire.

Madonna n'a pas manqué de l'indiquer elle-même, lors de sa rencontre avec les « envoyés spéciaux » de « Life ». Elle a dit :

— On a le droit d'être une vamp, et de refuser de se prendre au sérieux, non ?

Elle a dit encore, dans un murmure :

« Placez-moi, s'il vous plaît, entre Marilyn et Lolita. Merci. » □





MADONNA ET LA PRESSE

TIME

Septembre 1985

Il faut être une personne dotée d'une grande qualité de réflexion pour dire, avec une clarté frappante, des phrases comme celles-ci : « Si les gens ne perçoivent pas la présence d'un certain humour en moi, ou pendant des spectacles, alors c'est qu'ils ferment les yeux, refusant de le voir ! » De nombreux détracteurs affirment que Madonna est un pur produit de la chaîne musicale M.T.V. Ces sceptiques n'ont pas encore senti la puissance de la personnalité de Madonna, ils n'ont pas remarqué qu'elle avait la force et le sens de la minutie qu'exigerait, par exemple, un « Jour-J ». Cette artiste est aujourd'hui la figure « la plus chaude » du monde du spectacle. Michael Jackson ? « Une page d'histoire » Prince ? La Guerre du Péloponèse. Cyndi Lauper ? « Déjà hier... » Madonna, c'est la pleine lune.

Rolling Stone

Octobre 1986

Nous avons essayé de demander à Madonna de nous parler de ses relations avec la presse. « J'aimerais mieux éviter ce point, voyez-vous », a-t-elle répondu, un peu embarrassée. Elle a tout de même signalé un détail qui l'a retenue, et ses propos nous semblent constituer, en eux-mêmes, une réponse déjà fort avancée. « Voyez le cas de certaines célébrités, a-t-elle dit. Jackie Onassis n'a-t-elle pas été contrainte de traîner en justice un journaliste qui la serrait de trop près, au point de l'empêcher de mener à sa guise sa vie de femme ? L'autre jour, il faisait beau, chaud, j'ai eu envie d'aller faire du patin à Central Park. Eh bien, ils étaient là, tous, ces photographes sans doute aimables, pris un à un, mais terrifiants, lorsqu'ils se retrouvent en groupe, décidés à vous harceler. »



Janvier 1987

C'est étrange, c'est magnifique aussi, d'assister à la croissance quasi-quotidienne du pouvoir de « star » qui est celui de Madonna. Elle ne se contente plus, depuis longtemps d'ailleurs, d'enregistrer des disques triomphaux A l'avance, Madonna possède une grande carrière d'actrice : les films n'ont plus qu'à venir à elle, c'est un détail. C'est elle qui a permis à *Recherche Susan* de connaître le succès mondial que chacun sait. Elle reconnaît qu'au nombre de ses idoles, naguère, se trouvait en tête Marilyn. Mais... entre Marilyn et Madonna, elle a une sûre préférence pour Madonna.



LA MUSIQUE DE MADONNA

« Mais enfin... pourquoi tant de gens s'acharnaient-ils à jouer les sceptiques ? Il était évident, pour moi, qu'une notoriété sans borne viendrait à moi. J'ignorais quand, c'est tout ! »

La chanteuse a publié trois albums, et un grand nombre de titres en quarante-cinq-tours, ainsi que plusieurs « maxi-singles » (disques de large format, mais ne comportant que deux mélodies, l'une au recto, l'autre au verso). Voici, année par année, la liste des succès en cause — car... il importe de le dire ici une dernière fois, chacune des mélodies de Madonna a connu un réel « triomphe ».

1983 Lucky Star
Everybody
Burning Up

1984 Like a Virgin
Holiday
Into the Groove

1985 Material Girl
Dress You Up
Desperatly Seeking Susan (thème de « Into the Groove » développé pour la musique du film de Susan Seidelman)
Gambler

1986 Live to Tell
Papa Don't Preach
True Blue
Open Your Heart

1987 La Isla Bonita

Voilà pour les quarante-cinq-tours, normaux ou « géants ». Citons à présent les trois albums dont il s'est vendu tant de millions d'exemplaires à travers la planète.

Mars 1984 Madonna/The First Album
Août 1985 Like A Virgin
Août 1986 True Blue

On annonce une suite imminente. La firme de disques éditrice des chansons de Madonna, « W.E.A. » (Warner, Elektra, Atlantic), nous fournit cette précision : si Madonna a accepté que ses deux premiers albums fussent produits par des spécialistes du disque aux U.S.A., elle a décidé en mai 86 de se produire désormais elle-même. Ainsi son troisième album, « numéro-un dans le monde » pour la saison 86-87, et portant le titre général de *True Blue*, a-t-il été conçu par elle, de bout en bout, et à tous niveaux : musical, visuel, promotionnel, — « ce n'est qu'un début », a-t-elle indiqué.









MADONNA ACTRICE: DEJA QUATRE FILMS

RECHERCHE SUSAN…

1985

De
Susan Seidelman

1. Dans « *Recherche Susan…* », bien que la critique l'ait encensée, Madonna estime « n'avoir eu à faire que peu d'efforts ». Elle a même raconté ceci : « Tout ce que Susan Seidelman, qui est restée une très sincère amie depuis notre rencontre, me demandait, c'était d'être Madonna — quelqu'un d'un peu fou, de sensible, de déluré, parfois d'excitant. C'est la manière dont elle m'a filmée, je crois, qui mérite d'abord d'être félicitée. En tout cas c'est mon avis. »

SHANGAI SURPRISE

1986

De
Mark Rydell

2. Madonna évoquant *Shangaï Surprise*, paraît désolée : « Nous avons lu cette aventure asiatique comme une belle histoire d'amour un peu démodée, se déroulant au bout du monde, et c'est ce qui nous a fait accepter vite le scénario ; Sean et moi-même étions sûrs qu'il y avait là matière à un nouveau *Mata-Hari*, ou un nouveau *Morocco*… Hélas, ce n'est pas ce qui est resté sur la pellicule. Je ne conseille à personne d'acheter une place de cinéma pour un film aussi ennuyeux. »

« WHO'S THAT GIRL ? »

1987

De
Jaimie Foley

3. « Jaimie Foley est quelqu'un que j'aime beaucoup, depuis longtemps. Lorsqu'il m'a proposé « Who's that Girl ? », en 86, il s'est amusé à m'effrayer : cette liaison entre un guépard et sa dompteuse avait quelque chose d'inquiétant — surtout pour moi, qui ai toujours redouté les félins ! Jaimie le savait. Il était sûr que, fût-ce pour exorciser cet effroi, je jouerais le rôle. Il avait raison. »

L'ANGE BLEU

1988

De
Diane Keaton

4. À propos du film non commencé encore de Diane Keaton, « L'Ange bleu », Madonna a fait cette elliptique déclaration : « Diana a annoncé son projet, d'une certaine façon, à la cantonnade. Quel défi ! Je me suis ruée dessus… »

GUY & DANIÈLE ABITAN

LE CHOC MICHAEL JACKSON
Tentative d'explication d'une notoriété mondiale brutale. Livre-album, accompagné de nombreuses photographies. 1984, « Encre »

LADY MADONNA
Premier ouvrage consacré à Madonna, avant sa métamorphose et sa gloire. Éditions Corlet & Encre, 1986



GUY ABITAN

UNE LÉGENDE AMÉRICAINE
Récit-reportage. Propos additifs de Truman Capote. « La Table Ronde », 1977

UNE FEMME LIBRE
Récit. 1980

ELLE S'APPELLE BARBRA
Portrait de la « reine internationale du spectacle », Barbra Streisand. Suivi de : « Barbra & moi », conversation avec Michel Legrand « Encre », 1985

Le livre que vous venez de lire, de regarder,
a été conçu et réalisé au cours du mois de juin 1987.

Direction artistique
ÉRIC COLMET-DAÂGE

Assistant à la mise en pages
CHARLIE BERGER

RÉALISATION
PHILIPPINE
PRODUCTIONS

Avec la collaboration de :
Laurence Baumer, Élisabeth Bouton, Catherine Bourdon.



Nous tenons à remercier, ici, les agences photographiques dont le concours nous aura été fort précieux : Sipa-Press, Cosmos, Stills, Angeli, A.D.C., Jet-Set, et Sygma. De même que plusieurs journalistes travaillant aux États-Unis pour *Time, Newsweek, Life, Rolling Stone,* et le quotidien *U.S. Today*.
Merci, par ailleurs, à Mme Nelly Pignier, attachée-de-presse de la firme de disques W.E.A. à Paris, et à Mme Françoise Joyes, à New York, qui l'une et l'autre nous auront fourni un appui notable.
Merci enfin à Elie Abitan, qui aura été pour beaucoup dans la concrétisation de l'ouvrage.

Image de couverture
HERB RITTS
(Cosmos)

Diffusion-distribution : Hachette/N.M.P.P.

Photogravure : Vernon - Montrouge
Photocomposition : Coupé s.a. - Sautron
Dépôt légal n° 6119, août 1987
Imprimé sur les presses de Maury-Imprimeur s.a. - 45330 Malesherbes

Imprimé en France




MADONNA
MAGIQUE
M 8433 - 1 H- 70,00 F-XX
3798433070000 00015
BELGIQUE : 490 FB - SUISSE : 17 FS
Imprimé en France – SUD-OFFSET - 94 RUNGIS